



Entre les lignes Page D2
Littérature québécoise Page D3
Le bloc-notes Page D5
Marie-Claire Blais Page D6

LIVRES

LE DEVOIR, LES SAMEDI 5 ET DIMANCHE 6 JUIN 1993

En attendant Godin

PIERRE CAYOUILLE
LE DEVOIR

Rue Pontiac, en plein cœur du Plateau Mont-Royal, un immense fleurdelisé s'avance en proue sous une pluie de circonstance. Derrière le drapeau bleu et blanc se cache une maison, celle de Gérald Godin, le député du coin. À la porte du duplex, un écriteau flamboyant prévient les visiteurs: «attention, chien de garde».

À l'intérieur, il n'y a pas de chien méchant, évidemment... Il n'y a que Gérald et ses grands yeux de chien triste qui brillent dans la pénombre. La maison est vaste et silencieuse. Surtout depuis que «sa» Pauline, comme il dit, s'est expatriée au Burkina Faso, où elle se fait missionnaire laïque. «Le désert, c'est sa niche écologique», constate son fidèle mari.

Gérald, lui, garde le fort. Il écrit des poèmes, lit les lettres de sa bien-aimée, s'attarde sur les photos de sa splendide petite-fille, cultive ses amitiés avec les Grecs et trouve même le temps de téléphoner à Serge Savard afin de lui suggérer de louer le Concorde pour aller à Los Angeles! Et, bien sûr, il siège toujours à l'Assemblée nationale et fait régulièrement la navette entre Montréal et Québec avec son vieux pote Jérôme Proulx.

Ces jours-ci, il se réjouit particulièrement de l'accueil enthousiaste fait à *Écrits et parlés*, un recueil d'articles, conférences, discours, entretiens et entrevues compilés par le professeur André Gervais et publié chez l'Hexagone. Il a découpé la critique du DEVOIR et la fera fièrement



Gérald Godin.

encadrer pour la montrer à Pauline quand elle reviendra, à la fin du mois.

Depuis mai 1984, Gérald Godin n'est plus le même. Il a, comme il dit, «la mort installée au fond de lui». L'ablation d'une tumeur cérébrale cancéreuse — l'année de l'élection de Mulroney, sent-il le besoin de préciser — l'a laissé aphasique. «Le pire moment de ma vie, mon premier contact avec la mort», avoue-t-il. En compagnie du comédien Lionel Villeneuve et de l'annonceur Henri Bergeron, il a dû réapprendre à parler. L'exercice fut laborieux. En 1989, on l'a réopéré, cette fois pour retirer un «noyau» qu'on n'avait pas osé enlever à l'époque. «L'homme devant vous est un survivant du cancer», dit-il au journaliste. Les interventions l'ont néanmoins rendu épileptique et il doit absorber des médicaments aux effets très puissants.

Aujourd'hui, le débit est donc plus lent et le regard moins pétillant que sur la photo du jeune journaliste affecté au congrès du Parti créditiste reproduite sur la jaquette des volumes récemment publiés. Gérald Godin demeure toutefois le même observateur ironique, attentif, mordant, lucide et insolent. Même si «le Québec tourne en rond depuis 30 ans», même si «le Québec est un cirque» il poursuit inlassablement le combat en faveur de l'indépendance. Sa ténacité, sa fidélité et sa constance inspirent l'admiration.

En cette époque d'idées molles et

VOIR PAGE D-2: GODIN

LES PRIX LITTÉRAIRES TUILES OU TREMPLINS?

En quoi une récompense affecte-t-elle un écrivain? Comment réagissent éditeurs et libraires?



ILLUSTRATION TONY CANGEMI

STÉPHANE BAILLARGEON
LE DEVOIR

On dit parfois qu'un prix littéraire coupe l'inspiration. Ou simplement qu'il s'ajoute au chapelet d'autres prix (plus de 220!) que le Québec collectionne comme des canards de bois. Si la littérature n'est que «tapage à la machine» (dixit Truman Capote), les récompenses littéraires ne seraient-elles que tapage tout court?

D'aucuns prétendent que le Goncourt, la plus célèbre récompense littéraire de la francophonie, coupe les ailes des récipiendaires. Le recevoir, ce serait en plus rien pouvoir donner, ne plus rien pouvoir écrire de valable, parce qu'on a atteint le plus haut échelon.

Soyons sérieux. Un prix c'est parfois un tremplin vers la gloire et l'argent, c'est parfois aussi une place au soleil médiatique, une bouée dans le naufrage du doute concernant ses capacités créatrices. Et parfois... rien du tout. Car il y a prix et prix.

Une chose est certaine: les vieux pros des

galons, les habitués, les collectionneurs, comme Michel Tremblay et Anne Hébert (laquelle vient tout juste d'ajouter à sa liste le prix Alain-Grandbois) avouent qu'on ne s'en lasse pas. «Une récompense donne beaucoup de plaisirs», estime Antonine Maillet, qui a, il faut dire, frappé le gros lot. Outre ses innombrables rosettes canadiennes, la grande dame des lettres compte à son crédit ce fameux Goncourt, décerné en 1979 à son *Pélagie-la-Charette*. La palme lui avait aussi échappé deux ans auparavant pour *Les Cordes de bois*. «Dans mon cas, c'est une reconnaissance pour ma langue et pour mon peuple», dit encore l'Acadienne, Montréalaise d'adoption.

Dans son bureau, Antonine Maillet a fait encadrer le fameux chèque de 50 FF accompagnant le Goncourt. Elle a par contre encaissé les autres ayant suivi les ventes. Et c'est bien connu, presque tout ce qui entre au Goncourt fait fortune. Pour sa part, Mme Maillet a arrêté

de compter après le million d'exemplaires de *Pélagie!* À lui seul, le Québec en a avalé plus de 100 000. Les librairies de France et les clubs de lecture digéraient le reste.

Vive le Général!

Rien de tel de ce côté-ci de la mare aux harengs. Environ 80 organismes distribuent leurs 220 récompenses, dans tous les domaines imaginables. Mais bien peu de lauréats y récoltent la notoriété à toute épreuve, doublée d'une couverture appréciable des médias, triplée de la réaction sonnante du public, dont ils rêvaient. «L'effet des prix est inversement proportionnel au nombre», dit Jean Bernier, directeur de l'édition chez Boréal.

Pour Yves Beauchemin, auteur du célèbre *Matou*, ce manque d'impact est lié à la douce mollesse de notre «milieu littéraire».

VOIR PAGE D-2: TREMPLINS?

Et les décorations font-elles vendre des livres? Une enquête qui plonge au coeur des prix.

VINCENT NADEAU
**NOUS IRONS TOUS
À MÉTIS-SUR-MER**
ROMAN

318 p.
19,95 \$



UN BEST-SELLER

«Tous les ingrédients d'un bon roman populaire sont là. [...] Tout cela est fin prêt pour la télé.»

Réginald Martel, *La Presse*

XYZ
éditeur

815, rue Ontario Est, bureau 201, Montréal (Québec) H2L 1P1

L I V R E S

ENTRE LES LIGNES

LA VIE LITTÉRAIRE

STÉPHANE BAILLARGEON
LE DEVOIR

Des classiques québécois et des prix

La Bibliothèque québécoise (BQ, littérature) vient de rééditer en format poche *Le premier quartier de la lune*, roman qui clôt le premier cycle des Chroniques du Plateau Mont-Royal, de Michel Tremblay, l'auteur le plus récompensé du Québec. Cette semaine, le surdoué des lettres est à Banff, dans l'Ouest canadien, où il reçoit le National Center Award pour l'ensemble de son œuvre. Mais au total, il faudrait toutes les têtes des innombrables personnages de sa dramaturgie pour porter les lauriers qu'on lui a remis au cours des quatre dernières décennies.

Dès 1964, à 22 ans, pour sa nouvelle «Le train», il reçoit le prix des jeunes auteurs de Radio Canada. Ensuite il accepte des prix du gala Méritas (1970, 1971 et 1972), pas moins de sept Chalmers Award (entre 1972 et 1989), le prix de la meilleure production étrangère (Paris, 1973), le Victor-Morin (1974), la nomination comme Montréalais le plus remarquable des vingt dernières années en théâtre (1978), le France-Québec (1981), le grand prix de l'Association des critiques de théâtre (1985), le Athanase-David (1988), et puis, plus récemment, en 1992, la récompense de l'auteur le plus aimé des Montréalais.

Tremblay s'est aussi mérité trois doctorats Honoris Causa des Universités Concordia, McGill et Stirling (en Écosse). Il est chevalier de l'Ordre des Arts et des Lettres de France depuis 1984, Officier du même Ordre depuis 1991.

La BQ republie également des textes importants d'autres auteurs récompensés du Québec, dont les *Contes* de Jacques Ferron (prix du gouverneur général en 1962 et prix France-Amérique en 1973), *Une Duchesse à Ogunquit* de Claude Jasmin (prix Duvernay et prix France-Canada en 1981) et *Faire sa mort comme faire l'amour* de Pierre Turgeon, (prix du Gouverneur Général en 1981).

Anne Hébert à Sherbrooke

La romancière et poétesse Anne Hébert qui a déjà reçu trois prix du Gouverneur général (1960, 1975 et 1992) sera à Sherbrooke dimanche le 13 juin pour un déjeuner littéraire bénéfique organisé par l'Association des auteurs des Cantons de l'Est. La fête a lieu à 11h30, au Théâtre du parc Jacques-Cartier. Anne Hébert va rencontrer ses lecteurs et dédicacer ses deux derniers livres, dont *L'enfant chargé de songe*. On se renseigne au (819) 821-2221.

Des nouvelles de Mélissa

Dimanche dernier, la jeune Mélissa Leclerc était la vedette d'une manifestation contre la Loi 86, qui a réuni plus de 300 personnes à Rouyn-Noranda. Dans son édition du 8 mai, LE DEVOIR publiait son texte «les mots», avec lequel la jeune fille de 15 ans a remporté le premier prix du concours annuel du Loisir littéraire du Québec. Le thème de la manifestation s'inspirait d'une phrase du texte: «Les mots ne pardonnent pas qu'on les abandonne».

Des livres CF

Tous les auteurs francophones du Canada, primés ou non, ne publient pas au Québec. L'Ontarienne Mariel O'Neil-Karsh a fait paraître *Théâtre franco-canadien. Espaces ludiques* (L'Interligne), dans lequel elle montre que le théâtre français joué en Ontario a joué «un rôle central dans le passage d'une culture d'emprunt à une culture originale». Sept pièces du répertoire sont passées au fil de sa critique, dont *Les Feluettes* de Michel-Marc Bouchard et *Le Chien* de Jean Marc Dalpé. La maison Prise de Paroles, qui se veut animatrice des arts littéraires chez les Francophones de l'Ontario a récemment publié *Nocturnes de l'Œil*, un recueil de poèmes de Gabrielle Poulin. Les éditions d'Acadie publient *Oasis*, un itinéraire poétique de Delhi à Bombay du comédien et metteur en scène Charles Pelletier.

COURRIER

Monsieur Robert Saletti

Dans votre chronique du 30 mai sur les ouvrages québécois publiés outre-mer, vous avez eu l'amabilité de signaler le cas de mon essai, *Profils de personnage chez Claude Simon*, paru en décembre dernier à Paris chez Minuit. Vous faites avec raison état de l'ostentation dont mon ouvrage a fait l'objet de la part de l'auteur au quel il était pourtant consacré, Claude Simon, Prix Nobel de littérature 1985. Je tiens cependant à corriger une inexactitude et à compléter votre information, puisque vous ne l'avez pas obtenue de moi-même.

Claude Simon que je tenais au courant des progrès de mon livre ne l'a lu qu'après sa parution. Il n'a donc pas, comme vous le dites, «essayé d'interdire la publication». Et je n'avais pas de mon côté à obtenir son imprimatur. Par contre, il a tout fait pour nuire ensuite à la diffusion de mon essai. Il a exigé l'insertion

d'un erratum et a bloqué par personnes interposées tout compte rendu dans la presse parisienne (on m'a même signalé des interventions chez certains libraires de la rive gauche). Comme vous l'avez bien noté, après avoir collaboré à mon étude en répondant ponctuellement à mes questions et en m'autorisant à reproduire certains de ses dessins, Simon a fait une étonnante volte-face à la parution de mon livre. Du jour au lendemain, il n'en appréciait plus ni l'approche ni les conclusions et, plus grave encore, me menaçait soudain de m'écartier *urbi et orbi* des études simoniennes. Je publierais au besoin cette correspondance, ainsi que la réponse que je lui fis alors en reprenant point par point ses griefs que je trouvais non fondés ou tenant à des questions d'interprétation. Je soutenais 1) que Simon n'était pas le garant de l'orthodoxie sur son œuvre, 2) qu'il se trompait parfois sur certains effets de lecture et 3)

que je saurais me défendre s'il m'était survenu des menaces à exécution.

Ce qu'il fit, d'abord en France. Du quotidien au périodique, aucun article, nulle mention même la plus concise de la parution du bouquin. Seul Le Monde a timidement révélé la conspiration du silence. Il a signalé mon titre parmi les nouveautés de janvier, puis, dans un article de Pierre Lepape, y a «consacré» une notule infrapaginale (!). Vous me direz sans doute: estimez-vous heureux d'avoir été publié chez Minuit; réjouissez-vous qu'une maison aussi prestigieuse, aux politiques éditoriales aussi exigeantes ait accueilli un parfait inconnu du milieu parisien et que l'éditeur ne vous ait pas lâché dans la tourmente. C'est d'abord ce que j'ai pensé. Méprisant souverainement ces jeux de coulisse et poursuivant ici mon travail sur une œuvre que je persiste à admirer et à diffuser auprès de mes étudiants, je tournai à jamais la page sur les caprices du vieux Nobel.

Mais voilà que l'auteur du *Tricheur* (1945) et de *L'Acacia* (1989) intervient cette fois-ci en territoire canadien! Me voici depuis peu «désinvié» des prochaines «Rencontres Claude Simon» de Kingston, Ontario. Je ne pourrais pas y prononcer ma communication. Et pour couronner le tout, un autre texte qui devait paraître à cette occasion dans un collectif sur Simon est également «retiré» de l'ouvrage par l'éditeur (il s'agit d'une étude que j'avais consacrée au dernier livre du Nobel, *Photographies* (1992). Là-aussi, le Maître avait mis son veto (je tiens évidemment à votre disposition les preuves de ce que j'avance).

Trop c'est trop, *Messieurs de la cabale*, comme disait Figaro. Au-delà de mon cas personnel, c'est il me semble le problème de la liberté d'expression qui se pose ici. Que des jeux de pouvoir s'exercent dans l'institution n'émeut plus personne depuis belle lurette, mais que l'auteur prétende à l'exclusivité sur la lecture de son œuvre, qu'il ait *la-bas* un tel empire sur la critique et que des «universitaires» *d'ici* plient l'échine, voilà qui devait être dénoncé.

Bernard Andrès
professeur et écrivain

Une recette de littérature

Histoire d'éviter quelques gaffes aux débutants...

L'ART D'ÉCRIRE

Pierre Tisseyre, Montréal,
ed. Pierre Tisseyre, 145 pages

Depuis toujours, les vieux pros de la littérature prodiguent une pluie de conseils aux jeunes bleus qui veulent se lancer à l'assaut des mots. Et nul n'a pu détrôner jusqu'à maintenant le modèle du genre que furent les si belles, si sensibles, si émouvantes *Lettres à un jeune poète* de Rainer Maria Rilke. «Devriez-vous mourir s'il vous était interdit d'écrire?» demandait-il au néophyte avant de lui recommander de «laisser chaque impression et chaque germe d'une impression s'accomplir en soi, dans l'obscurité, dans l'indicible, l'inconscient, dans ce qui est inatteignable pour l'intelligence».

Sans viser ces sommets de style, d'autres, au Québec comme ailleurs, se sont piqués de distribuer leurs conseils aux débutants. Chez nous, Pierre Tisseyre, notamment, qui après un demi-siècle d'édition, veut partager à son tour son expérience de la chose littéraire. Intitulé *L'art d'écrire*, l'ouvrage qu'il vient de publier se propose, sinon d'apprendre son métier à un romancier en herbe, du moins de lui éviter les gaffes élémentaires que tous ses prédécesseurs ont commis avant lui, croyant naïvement réinventer la roue. En fait, apprend-on, ceux-ci l'ont fait surtout leur éditeur, qui voit les mêmes erreurs succéder aux mêmes erreurs, et les mêmes déficiences aux mêmes déficiences, en une litane perpétuelle.

Or Pierre Tisseyre en est convaincu: «De tous les arts, celui qui fait le plus appel à la technique, c'est l'art d'écrire». A son avis, le talent occupe une bien petite place à côté de du travail, de la volonté, de l'acharnement, et des trucs de métier. Encore qu'il admette l'existence de cette chose étrange, fugitive, et impossible à cerner vraiment, tant elle échappe parfois aux règles, aux canons, aux diktats. Cette chose qui est à la fois la plus mystérieuse et la moins quantifiable qui soit: le talent individuel. Cocteau ne disait-il pas: «Ce qu'on te reproche, cultive-le. C'est toi».

«Prenez les ouvrages de bons conseils, tournez-les la tête en bas, en laissant les mots s'échapper au vent», conseillent les anarchistes du verbe. Mais on peut aussi prêter l'oreille à

ODILE
TREMBLAY

la voix du bon sens venue d'un éditeur qui a vu neiger sur les lettres de son pays. Après tout, Pierre Tisseyre a jadis conseillé Hubert Aquin et Claire Martin, (et au chapitre de ses coups noirs refusé *L'avalée des avalées* de Réjean Ducharme -de quoi se mordre les doigts à vie!). Il a lui-même écrit des romans, dont le premier fut couronné en 43 par les prix Cazes.

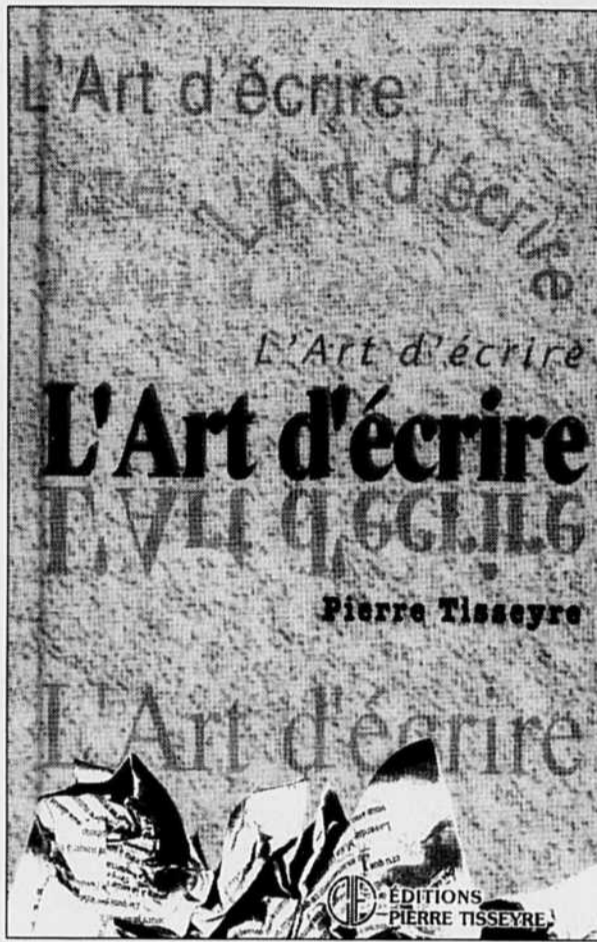
Trouve-t-on vraiment une recette derrière le bon roman? Après cinquante années d'édition, Pierre Tisseyre identifie du moins quelques préalables. La lecture, par exemple. L'éditeur se dit consterné de voir toute une jeunesse aborder le chemin de l'écriture sans aucune culture littéraire. Dans la vie, on devient

ce qu'on mange. En littérature, l'écrivain est ce qu'il lit. Connaitre les grands auteurs: tel est le premier diktat. Autres exercices de réchauffement: tenir un journal, faire de la traduction. Voilà pour les préliminaires.

Reste au néophyte bien d'autres côtes à graver. Aux yeux de Pierre Tisseyre, le choix du sujet n'est pas de première importance. Tout l'art du roman réside dans la façon de traiter le sujet en question. Mais il conseille de se méfier des thèmes à la mode. Avant 1960, rappelle l'éditeur, au Québec, les notions de péché et de révolte étaient incontournables, et les scènes de séduction voilées. «Alors qu'aujourd'hui, on ne suggère pas, on décrit. Or, dans ce domaine, souvenirs et fantasmes se rejoignent pour engendrer une monotonie irrésistible», proteste-t-il devant l'avalanche de descriptions érotiques dont tout nouvel auteur se plaît désormais à inonder son lecteur.

De l'avis de l'éditeur, donner vie à des personnages est une entreprise plus délicate qu'il n'y paraît. Ne serait-ce que pour les faire agir en accord avec leur philosophie et leur caractère. «Faire vrai ne veut pas dire être vrai», note-t-il avec à propos; la littérature constituant avant tout l'art du mensonge. Les personnages doivent être forts, d'avantage même que l'intrigue qui les porte, car l'imagination est frappée par les caractères. Les personnages au décor de l'action, à l'heure de l'audiovisuel, un écrivain constate-t-il, ne saurait rivaliser avec l'instantanéité de l'image. L'heure n'est plus aux descriptions balzaconiennes qui endorment aujourd'hui le public. Par ailleurs, le romancier débutant gagne à ne pas abuser du dialogue, si difficile à manier, sous peine de trahir ou d'abaisser les personnages. «Méfiez-vous des adjectifs, ces faux amis, qui ralentissent le rythme d'une phrase», exhorte-t-il.

Que conclure de ce petit traité de l'art d'écrire? «Que le premier qui a pensé «écrire, c'est récrire», allait au fond de la question, répondra Pierre Tisseyre. Mais l'ouvrage nous laisse sur l'éternel mystère de la création. Car il restera toujours la fameuse «petite musique intérieure» du talent original, qu'aucun précis de composition — l'éditeur en convient — ne saurait encadrer ni traduire.



«De tous les arts,
celui qui fait le plus appel à la technique,
c'est l'art d'écrire.»

LA VITRINE DU LIVRE

LE JARDIN EXTRAORDINAIRE
Charles Trenet
Le Livre de poche, 507 pages

Les chansons d'une longue vie consacrée à la chanson. Charles Trenet vient de fêter ses 80 ans, sur les planches, à Paris. On l'attend bientôt au pays. La légende veut que le petit Charles inventait des musiques et y ajoutait des paroles dès l'âge de trois ans. Le volume rassemble pour la première fois tout ce qu'il a pondu depuis ses débuts professionnels en 1932, jusqu'aux récents succès de *Mon cœur s'envole*, son album frais pressé. Au total, 355 chansons, dont ce célèbre «Voyage au Canada» et cette autre sur le bric-à-brac *Dans les pharmacies* d'ici.

ALBUM NERVAL

Éric Buffetaud et Claude Pichois
Bibliothèque de La Pléiade, 284 pages

Chaque année, Gallimard consacre un album abondamment illustré de sa célèbre Bibliothèque de classiques de tous les temps à un auteur ou une thématique. On a déjà eu droit à Prévert et au Théâtre classique, mais cette fois, c'est au tour de Gérard de Nerval, à l'activité littéraire inlassable, dont la vie cruelle fut parsemée d'amours rêvées, de terribles misères, d'errances et d'internements.

LES OISEAUX AQUATIQUES DU QUÉBEC,
DE L'ONTARIO ET DES MARITIMESMarc Surprenant
Éditions Michel Quintin, 285 pages

De format pratique, ce guide se distingue par sa classification originale des espèces selon leur taille. Les bêtes ailées sont identifiées par un code «plume» de cinq tailles-repères correspondant à autant de formats d'oiseaux familiers. On y retrouve aussi des cartes de répartition des espèces dans le monde et dans le nord-est du continent américain, en plus d'une foule de renseignements sur les oiseaux vivant dans nos milieux d'eau douce.

J'EXISTE JE ME SUIS RENCONTRÉ

Gottlib
Flammarion, 279 pages

Gottlib est l'auteur d'une trentaine d'albums de bédé dont ceux de la désormais classique *Rubrique-à-Brac*. On lui doit aussi la mise sous presse du mensuel d'humour décapant *Fluide Glacial*. Marcel Gottlieb est né en 1934. Sa biographie s'ouvre sur des citations «songées» mais «pas rap». On y apprend ensuite la vie d'un petit Juif dans la France occupée. Le ton est badin, le regard enfantin, mais le sujet est triste comme la mort et la folie qui rôdent et qui finissent par frapper. C'est l'étoile jaune qu'on coud sur le pardessus du petit Marcel, son père que la Gestapo raffe un beau matin pour l'envoyer à Auschwitz, sa mère qui apprend le sort de son amour, trois années plus tard, et sombre «dans une sorte de douce folie qui s'est accentuée au fil des années, et dont elle n'est plus jamais sortie»... S.B.

TREMPLINS?
Les prix littéraires peuvent aussi nuire

SUITE DE LA PAGE D-1

«Ici, tout se joue à une échelle plus petite. Il faut dire que la cruauté parisienne est démentielle...» Le livret de l'opéra *Le Prix* qu'il vient d'écrire puise son inspiration au cirque littéraire français. Il en a long à dire sur les bassesses qui entachent la course aux lauriers...

Mais dans le lot québécois, la première place revient ironiquement aux prix littéraires du Gouverneur Général. Et encore, tout dépend du genre: le roman et l'essai ont la cote auprès du public, tandis que la poésie ou la traduction passent presque inaperçues.

Ces décorations ont été mises sur pied en 1939 par Lord Tweedsmuir (John Buchan), lui-même auteur de *The 39 steps*. Vingt ans plus tard, elles sont passées sous le parrainage du Conseil des Arts du Canada. Le lot ne comprend un volet francophone que depuis le début des années soixante-dix.

Les distinctions récompensent les meilleurs romans et nouvelles, études et essais, recueils de poésie et œuvres dramatiques parus dans les deux langues officielles. Depuis 1989, on a également ajouté deux récompenses pour la littérature jeunesse (texte et illustrations) et des prix de traduction. Chacun se voit remettre la coquette somme de 10 000 \$. Avantage à ne pas dédaigner...

L'annonce des écrivains primés par le Gouverneur se fait maintenant au début décembre, histoire de tirer profit de la période d'achat des fêtes de fin d'année. Des affiches, des bandeaux signalétiques et environ 300 000 signets annonçant les lauréats sont alors distribués aux libraires. On met le paquet.

Et ça rapporte. Prenons l'exemple de *L'enfant chargé de songes* d'Anne Hébert, prix 1992 dans la catégorie romans et nouvelles. En octobre dernier, la librairie Renaud-Bray de la Côte-des-Neiges à Montréal n'en avait vendu que 23 exemplaires. En novembre ils étaient tombés à dix. Mais, en décembre, après l'annonce des prix et la pose des bandeaux, la librairie en écoulait 160.

«Bon résultat, mais pour y arriver, il faut faire des efforts, regrouper les lauréats, bref, mettre en valeur l'attribution des prix», souligne Yves Godin, responsable des achats à la librairie. Chez Renaud-Bray, on installe des présentoirs et on passe la consigne aux libraires de faire la promotion qui s'impose auprès de la clientèle.

Le prix d'un prix

Un sondage effectué l'an dernier par la revue *Livre D'ici* auprès d'une trentaine de librairies québécoises indique cependant que l'efficacité des bandeaux et des signets est largement mise en doute. Quarante pour cent des libraires interrogés estiment que les récompenses ont peu d'impact sur les ventes des livres primés, sauf pour les grands prix européens comme le Goncourt, le Médicis ou le Fémina. A peine un sur quatre (23 %) juge que les décorations font vendre. De l'avis des libraires, ce sont les critiques dans les médias qui ont le plus d'impact.

En librairie, le traditionnel bandeau rouge n'apparaît pas encore sur la biographie *Judith Jasmin, De feu et de flamme* (Boréal) de Colette Beauchamp, qui vient tout juste de recevoir le prix Victor-Barbeau.

«L'écriture est un travail solitaire: on sait toujours ce qu'on veut faire, mais on ne sait pas nécessairement ce qu'on réussit à faire. Le prix vient confirmer que j'ai bien travaillé», s'enchaîne Colette Beauchamp. Comme quoi les lauriers ont encore leur fonction traditionnelle: dire bravo!

Mais s'il n'y a qu'un vain gagnant, il n'y a pas de «perdants». C'est du moins l'avis de tous les lauréats, qui évoquent le caractère subjectif du processus. Antonine Maillet rappelle d'ailleurs que les jury se trompent souvent, puisqu'au XVII^e siècle, l'Académie française refusait d'attribuer sa toute première décoration au *Cid* de Corneille. «Il ne faut pas compter sur les prix pour faire une œuvre, mais tant mieux si un prix vous tombe dessus», conclut-elle, philosophe.

GODIN

«Des fois, je rêve à ce qu'on aurait pu faire si on avait été souverain depuis 1980.»

SUITE DE LA PAGE D-1

de langue de bois, Gerald Godin détonne. Sa parole est la même. Un faible stimulus suffit. On n'a qu'à lui parler du projet de loi 86, par exemple, et de la faible mobilisation des Québécois pour qu'il plonge et retrouve la langue de ses diatribes, la langue de *Québec-Press* et de *Parti pris*.

«Le jeu de cache-cache de Claude Ryan a fonctionné. On ne sait pas encore quels seront les règlements du projet de loi 86. Avec quoi on stimulera nos troupes?» fulmine-t-il. «Ryan se fout de notre gueule, une fois de plus. C'est un peureux. Il me fait penser à Daniel Johnson qui attendait que le fruit mûrisse et tombe de l'arbre avant de prendre une décision». Quel autre politicien, péquiste, libéral ou bloquiste, parle si crûment?

Il renchérit. «Quand on les connaît, les maudits libéraux, ils peuvent aussi bien changer toute la portée d'un article avec un seul règlement. Quand j'avais moi-même présenté des assouplissements à la loi 101 pour accommoder les groupes ethniques il y a sept ou huit ans, j'avais soumis les règlements en même temps».

Personne ne déteste le Canada plus que lui. «Des fois, je rêve à ce qu'on aurait pu faire si on avait été souverain depuis 1980. Le fédéralisme est un système absurde. C'est l'animal qui se mange lui-même. Ce pays empêche l'expression des différences. Le non du Canada est un non acharné, bêta et stupide comme le non des enfants au stade anal».

La conversation glisse sur la culture. Une journaliste de la radio s'époumone à vanter Anna Prucnal, celle qui chante Brecht. Gerald hoche la tête. «La meilleure brechtienne, c'est Pauline Julien. Elle a chanté Brecht mieux que quiconque. Elle est disparue de la mémoire collective. Le milieu l'a rejetée. Pas une seule nomination à l'ADISQ», dit-il, amèrement.

Un peu mesquin? Un peu amnésique ce Québec qu'il aime tant? «C'est partout pareil», s'empresse-t-il de dire, comme pour absoudre son pays bien-aimé.

Lui qui avait réussi l'exploit de battre Robert Bourassa dans son comté en 1976, Gerald Godin a l'intention d'être à nouveau candidat à la prochaine élection générale. Ses attaques contre Robert Bourassa sont toutefois moins virulentes qu'à l'époque. La maladie a fait naître entre les ennemis une complicité qui transcende les idéologies. Aux prises avec le cancer, les deux hommes s'échangent régulièrement des mots d'encouragement. Du premier ministre, Gerald Godin dira: «Il me fait penser à une barbote. Vous savez, le poisson qui vit longtemps après avoir été pêché».

Après une pause, il ne peut toutefois s'empêcher d'ajouter: «mais on ne peut le comparer à une barbote. Ce serait injurieux pour... la barbote». Grand éclat de rire...

CINQUIÈME COLLOQUE INTERUNIVERSITAIRE
DES JEUNES CHERCHEURS
EN LITTÉRATURE QUÉBÉCOISEDU CENTRE DE RECHERCHE EN LITTÉRATURE
QUÉBÉCOISE (CRELIQ)
DE L'UNIVERSITÉ LAVAL
Les 10 et 11 juin 1993
à l'amphithéâtre I-E du pavillon Charles-De Koninck
de l'Université Laval de Québec

AVEC LA PARTICIPATION DE :

Bernard Chassé, Université de Montréal • Jean-Pierre Girard, Université Laval • Catherine Graham, Université McGill • Rainier Grutman, Université de Montréal • Silvia Iankova, Université de Toronto • Marie-Christine Lesage, Université Laval • Michela Mengoli Berti, Université de Bologne (Italie) • Stéphanie Nutting, Université Queen's • Carolyn Perkes, Université Laval • Janusz Przychodzen, Université McGill • Marvin Richards, Université Cornell • Martin Robitaille, Université de Montréal • Jean Valenti, UQAM • Hilligje Van't Land, Université de Groningue (Pays-Bas) • Glenda Wagner, Université Laval • Cécilia Wiktorowicz, Université Laval.

Organisateurs : Claude Lamy (CETUQ, Université de Montréal) et Irène Roy (CRELIQ, Université Laval)
Informations : Guy Champagne ou Michèle Pontbriand (418) 656-5373

L I V R E S

ENTREVUE

Jean-Alain Tremblay

La colère
des raisins
québécois

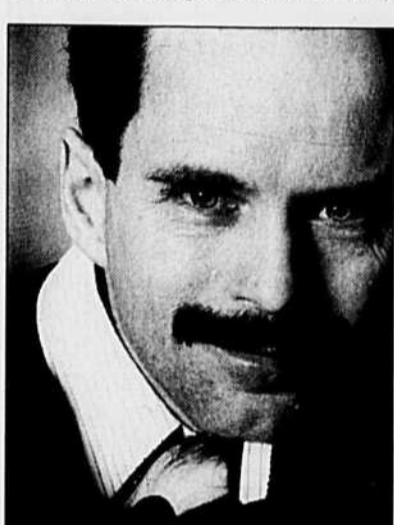
FRANCINE BORDELEAU

Il a fait son entrée en littérature en 1989, par la porte du prix Robert-Cliche. De son premier roman intitulé *La nuit des Perséides*, il s'est dit beaucoup de bien. «Heureux mélange de sobriété et de distinction, classicisme du ton et de la forme, dénué de toute componction», s'exclamaient par exemple Jean-Roch Boivin, à l'époque critique des lettres québécoises au DEVOIR.

C'est en quelque sorte la suite de cette histoire qui se déroulait à la toute fin du siècle dernier, et relatait l'asservissement des ouvriers sagueñois à la compagnie anglo-saxonne Price Bros. & Col., que nous propose aujourd'hui Jean-Alain Tremblay.

Avec sa *Grande chamaille*, qui commence vers 1910, le jeune romancier originaire d'Alma dira avoir voulu écrire davantage «un roman social, dans la lignée des *Raisins de la colère* de Steinbeck», qu'un roman historique. Ce faisant, Tremblay s'élève contre «le grand mythe rural» que se plaît à transmettre une certaine littérature québécoise. «En 1910, la moitié de la population québécoise vit en ville, et pas seulement à Québec et à Montréal. Tout le territoire de la province compte des petits centres urbains».

Chicoutimi, Hull, Sorel, Rouyn... À l'ombre des compagnies minières ou forestières étrangères, le Québec s'industrialise et se scinde en deux. Bien avant les syndicats catholiques, desquels naîtra la CSN, les syndicats américains débarquent au Québec.



Jean-Alain Tremblay a voulu écrire un roman social dans la lignée des *Raisins de la colère*.

Après avoir fouillé autant dans les livres (comme dans un *Répertoire des grèves au Québec de 1850 à 1914*) que dans des procès-verbaux de réunions, Tremblay peut affirmer que le syndicat américain AFL était installé au Saguenay dès 1905. Pas par grandeur d'âme, cependant. «Les industriels américains venaient investir ici parce que la main-d'œuvre, non

syndiquée, coûtait moins cher; les syndicats américains avaient donc tout intérêt à venir s'occuper des travailleurs québécois. Aussi peut-on dire que nous avons subi un double colonialisme: de la part des industriels anglo-saxons et de la part des syndicats».

On est dès lors forcé de reconnaître que l'histoire syndicale du Québec commence bien avant la fameuse grève de l'Amiante de 1949. De la même manière, Tremblay nous invite à modifier notre perception du rôle du clergé. «En consultant les archives, on découvre que le clergé était contesté dès le début du siècle, même si ce n'est pas l'impression qu'on en a», poursuit-il.

Avec *La grande chamaille*, Tremblay montre en fait que ceux qui ont écrit l'histoire du Québec et des régions — généralement des membres du clergé — ont soigneusement trié les faits et orienté les perceptions. Roman de «l'émergence d'une conscience collective», comme le qualifie lui-même son auteur, *La grande chamaille* est, par les différents thèmes qu'il aborde, comme «une photographie de l'époque». Il y a ainsi Philomène Simard, le personnage central du livre qui, en travaillant au *Progrès* (un journal bien réel), témoigne qu'à l'époque, toutes les femmes n'étaient pas maîtresses d'école ou mères de familles nombreuses; la Price Bros. & Co. et ses ouvriers; même l'immigration, qui ne date pas d'hier, est abordée.

On a revu l'Histoire dans une perspective féministe, puis on a réévalué le rôle des Noirs et des Premières Nations. Faudrait-il maintenant réécrire l'Histoire selon un point de vue ouvrier? Tremblay pense que oui, du moins en ce qui concerne le Québec. L'ignorance que l'on prête à nos proches aïeux est un lieu commun. «Dans les villes, les Québécois étaient bien informés et ouverts sur le monde. En outre, les travailleurs s'organisaient via des courants de communication — mis sur pied par les syndicats — reliant les différents centres urbains de la province».

Exposant «des faits qui ont été tenus dans l'ombre», Jean-Alain Tremblay a eu l'impression jubilatoire, en écrivant *La nuit des Perséides* et *La grande chamaille*, d'«aller en terrain vierge». Ses prochains livres, car il a bien l'intention de continuer d'écrire, se rapprocheront graduellement du présent. «Mais avant d'écrire sur aujourd'hui, de faire ce qui pourrait être un roman social contemporain, il me faut prendre un certain recul, savoir d'où on vient, comment sont nés les problèmes sociaux du Québec».

Faudrait-il maintenant réécrire l'Histoire selon un point de vue ouvrier?

CRITIQUE

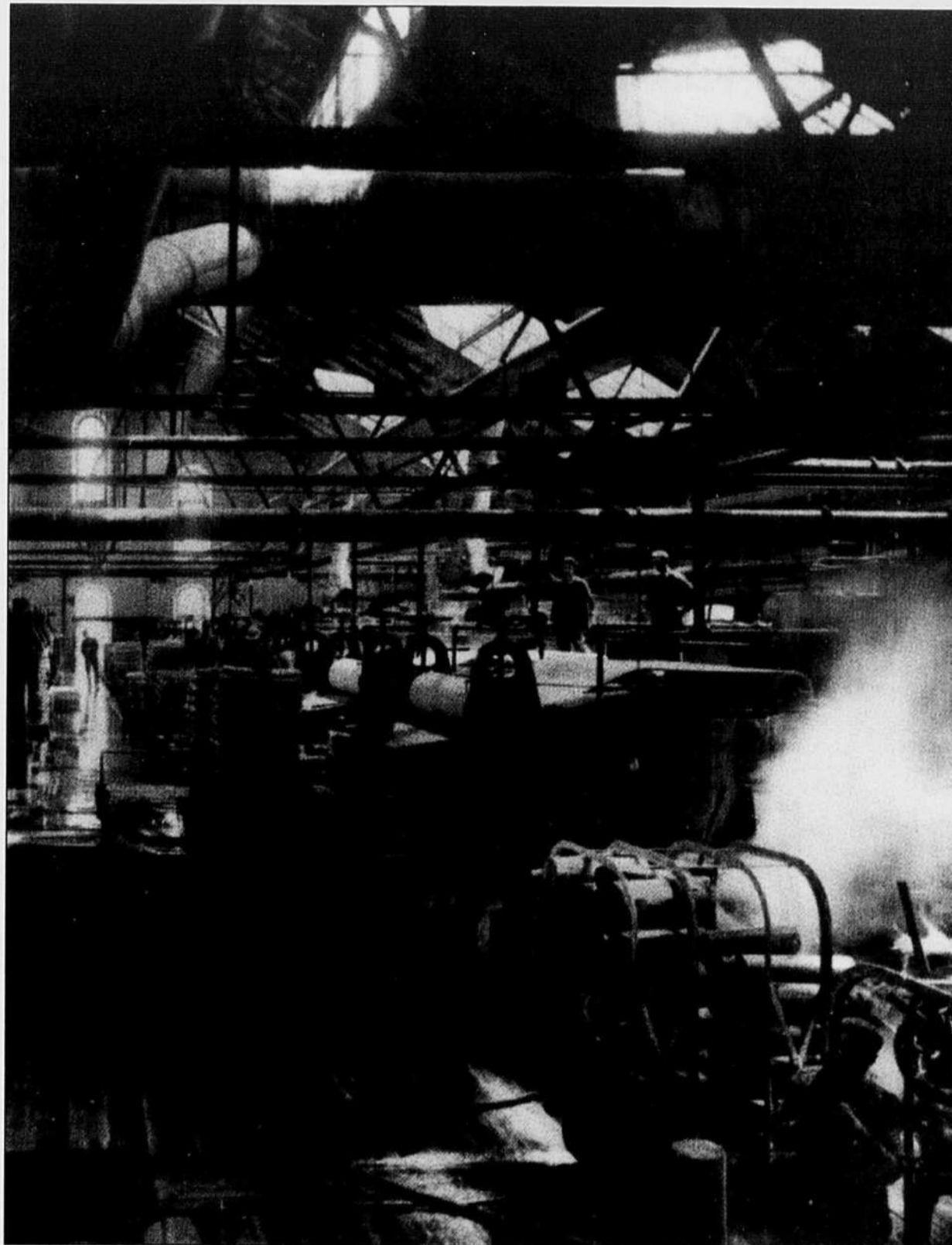


PHOTO FONDS VINCENT DUBUC, COMPAGNIE DE PULPE DE CHICOUTIMI 1915-1920

Défense et illustration
du prolétariat

LA GRANDE CHAMAILLE
Jean-Alain Tremblay
éditions Quinze, Montréal
1993, 343 pages

PIERRE SALDUCCI

La grande chamaille de Jean-Alain Tremblay reprend à peu près les mêmes personnages, à la même époque et dans la même région que *La nuit des Perséides*, premier roman de cet auteur qui lui avait valu le Prix Robert-Cliche en 1989. Dans *La nuit des Perséides*, la famille Simard était installée au nouveau village de l'Anse-Saint-Etienne pour travailler au moulin et à la scierie de la Price Brothers' and co. *La grande chamaille* situe l'action entre 1913 et 1918, quand, suite à la disparition de l'usine et du village de l'Anse-Saint-Etienne, la famille Simard s'installe à Chicoutimi où la Compagnie de Pulpe de J.E. A. Dubuc constitue l'employeur principal.

Bien qu'on ne puisse véritablement parler d'une suite entre les deux titres, car les histoires se chevauchent parfois dans le temps et que la première est un tout en soi, il existe néanmoins un lien flagrant entre ces deux romans dans lesquels Jean-Alain Tremblay s'applique à décrire cette société du Saguenay qui prenait le tournant industriel du début du siècle par la petite porte, c'est-à-dire par celle de l'exploitation et du prolétariat.

Dans *La grande chamaille*, Jean-Alain Tremblay ouvre plus particu-

lièrement le grand livre de comptes des querelles qui opposaient travailleurs, ecclésiastiques et patronat à l'heure des premières centrales syndicales. A cette époque encore, le clergé contrôlait tout à Chicoutimi: l'enseignement, les entreprises, la presse (*Le Progrès du Saguenay*) et surtout l'unique syndicat, l'imposante Fédération ouvrière mutuelle du Nord. Or, voici qu'une autre centrale, qui plus est étrangère, tente à son tour de s'imposer dans la région et de briser ce monopole. Dès lors, partisans et adversaires de chaque fédération se livreront une lutte permanente qui atteindra la famille Simard.

La grande chamaille attire notre attention sur une page méconnue ou oubliée de l'histoire du Saguenay et sans doute est-ce là l'essentiel. Le romancier définit clairement les enjeux et les pressions en cause, et nous emporte facilement dans ses convictions. Bon conteur et bon historien, Jean-Alain Tremblay n'appartient pas plus fin psychologue dans *La grande chamaille* que dans *La nuit des Perséides*. A la fois trop naïf et trop conventionnels, ses personnages sont propres, bien intentionnés. Dans *La nuit des Perséides*, Jean-Alain Tremblay avait trouvé moyen d'atténuer ce défaut en jouant sur l'émotion et en se concentrant sur les faits et gestes plus que sur les développements psychologiques. Mais *La grande chamaille* est d'un projet plus ambitieux et souffre justement de cette ambition.

Ici, Jean-Alain Tremblay a essayé d'étoffer un peu l'univers des Simard et d'en faire des personnages à part entière. Pour cela, il n'hésite pas à plusieurs reprises à s'écarter de la simple trame historique pour s'égarer dans toutes sortes d'appartés sur leur vie de famille, leurs états de santé ou leurs déboires conjugaux. Quoique louable, cette tentative n'aboutit pas et, dans les derniers chapitres, le récit s'étire jusqu'à perdre de son intérêt.

Dans son domaine, Jean-Alain Tremblay est très certainement un des écrivains sur lequel on peut compter à l'heure actuelle mais, pour son troisième roman, il n'aura d'autre choix que de revenir à une forme historique plus stricte ou d'approfondir sérieusement sa perception de la condition humaine.

LITTÉRATURE
JEUNESSETrois polars
à La courte
échelle

GISÈLE DESROCHES

Le roman démarre sur une séquence d'autopsie, scalpel et gants de plastique. Le personnage s'apprête à pratiquer une incision «aux lèvres bien nettes» dans la chose ventrée étendue sur la table. Une odeur rance s'en échappe. Quelques lignes plus loin, le lecteur comprend que le présumé patient est en fait un vulgaire sac vert et le médecin légiste, un «poubellologue au coeur solide. C'est par ce tour de passe-passe que l'auteur, Guy La Rivigne, un petit nouveau à La courte échelle, nous introduit dans l'univers fascinant de Joseph E. (E comme une initiale), enquêteur.

Univers suffisamment riche et bien documenté pour tenir le lecteur accroché jusqu'à la dernière ligne. Et pour qu'il en redemande. Dans *L'Obsession de Jérôme Delisle*, Joseph E. est chargé de retrouver Eric, un jeune fugueur. Or c'est au moment où il le trouve, que tout se complique. Eric veut faire la lumière sur la mort de son père naturel, réhabiliter sa mémoire, en quelque sorte. Voilà notre enquêteur qui se laisse convaincre de mettre le nez dans une bien sale affaire. Les sacs de poubelle, à côté de ça, c'est de la petite bière.

La progression du roman est menée de façon méthodique, rigoureuse, assaisonnée d'un brin d'humour «pince-sans-rire». Le tout se déroule dans une précipitation aussi cohérente qu'inattendue. L'auteur possède de à la fois le style mystificateur d'un magicien qui sait exciter par ruse et par malice notre curiosité, et l'habileté d'un professeur de mathématiques dont les déductions coulent de source. Le personnage est suffisamment étoffé pour servir de base à une série. Espérons vivement la suite.

Parmi les nouveautés de ce printemps à La courte échelle, deux autres romans policiers signés Christine Brouillet, auteure déjà bien connue et appréciée du jeune public. Dans le premier, *Mystères de Chine* (collection Roman Jeunesse, 9 à 12 ans), la jeune Andréa-Mafia découvre, camouflés dans une boîte à thé antique, une lettre et un négatif qui aiguiseront suffisamment sa curiosité pour la lancer dans une enquête de son cru.

Dans le second, *Un rendez-vous troublant* (collection Roman 13 ans et plus) Natasha et son cousin Pierre débarquent à Paris où ils retrouvent leurs «potes» de *Une nuit trop longue*. Ils joueront bien sûr les touristes mais seront également très vite confrontés au phénomène des groupes néo-nazis. Les ingrédients des deux romans sont exotiques, piquants, légers, mais la sauce manque de relief. Tous les éléments semblent juxtaposés. L'écriture est plutôt touffue, difficile à suivre. L'histoire se déroule en se complexifiant plutôt qu'en s'approchant d'une solution. Tout se dénoue à une allure d'enfer. Certaines questions demeurent inexplicables.

NOUVEAUTÉS LITTÉRATURE D'AMÉRIQUE

Beau soir
pour mourir

DÉSIRÉE SZUCSANY

BEAU SOIR POUR
MOURIR

DE DÉSIRÉE SZUCSANY

«*Beau soir pour mourir*» n'a pas son équivalent dans le panorama littéraire québécois actuel... L'inventivité de Désirée Szucsany est sans égal». Pierre Salducci, *Le Devoir*.

206 pages, 19,95 \$

Erick,
l'Amérique

MARC DEGRYSE



ÉRIK, L'AMÉRIQUE

DE MARC DEGRYSE

«C'est un roman comme il ne s'en publie plus (...) Près de quatre cents pages denses à couper au couteau, recouvertes d'une prose plus européenne qu'américaine». Marie-Claude Fortin, *Revue Voir*.

383 pages, 22,95 \$

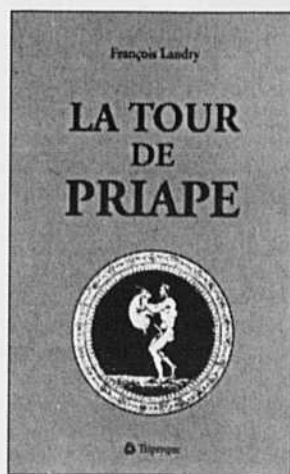
TRIPTYQUE

524-5900 / 525-5957



Jacques Julien
LE CERF FORCÉ
(Roman)
171 p., 15,95 \$

Quand elle, la femme, dorée, chaude et pressante était venue febranter jusqu'à sa plus profonde racine, il lui avait murmuré en la mordant à la nuque les vers de Miron: «Tu es mon amour, ma clameur, mon bramelement.» Empanaché dans sa jouissance, cambré vers la lune du solstice, le chevreuil défilait le levrier de feu.



François Landry
LA TOUR DE PRIAPE
(conte érotique)
88 p., 13,95 \$

La tour de Priape est un conte érotique qui atteint les limites de la fantasmagorie, sans jamais céder. L'auteur maintient le lecteur pour ainsi dire sur la corde raide, l'entraînant malgré lui dans un monde où beauté et cruauté se chevauchent constamment.

Disponible chez votre libraire!

NOUVEAUTÉ

Une oeuvre
uniqueUne oeuvre
importanteMichèle Causse
VOYAGES DE LA
GRANDE NAINÉ
EN ANDROSSIE

Fable

270 pages — 26,95 \$



ÉDITIONS TROIS

QUÉBEC / AMÉRIQUE

L I V R E S

P O É S I E

L'honneur
d'un poèteAlfred DesRochers
dans la «Bibliothèque
du Nouveau Monde»À L'OMBRE DE L'ORFORD
précédé de

L'OFFRANDE AUX VIERGES FOLLES

Alfred DesRochers, édition critique par Richard Giguère,
Les Presses de l'Université de Montréal, coll. «Bibliothèque
du Nouveau Monde», 1993, 289 pages.

FRANÇOIS DUMONT

À la fin des années soixante-dix, plusieurs chercheurs se désolaient de la pauvreté du corpus d'éditions critiques québécoises et décidaient de mettre en branle une entreprise collective d'établissement des principaux textes de la littérature d'ici. Une vingtaine de volumes constituent aujourd'hui les résultats provisoires de cette concertation, et on en annonce une vingtaine d'autres.

Ce vaste projet a mis à contribution certains des meilleurs spécialistes de la littérature québécoise et a certes donné, dans la plupart des cas, d'excellents résultats. Mais en bâtissant cette collection, on a poursuivi, me semble-t-il, plusieurs objectifs différents qui ne conviennent pas forcément à toutes les œuvres: établir des textes de base sûrs pour l'analyse; décrire en détail la genèse de l'écriture; comparer les diverses éditions; faire circuler des introuvables; revaloriser des textes méconnus; replacer les œuvres dans leur contexte. L'uniformité de la collection fait en sorte que certains choix, surtout en ce qu'ils impliquent le repérage et la description des moindres variantes, sont peut-être discutables. À mon avis celui d'*À l'ombre de l'Orford* ne l'est pas.

Cette œuvre est en même temps au cœur et en marge de la littérature québécoise. Au cœur parce qu'elle est construite à partir des référents du langage québécois; en marge parce qu'elle ne répond tout à fait à aucun des programmes dominants de son époque. La fameuse opposition des régionalistes et des exotistes, pourtant très vive au moment où DesRochers écrit son recueil (à la fin des années vingt), est ici sans pertinence. Car pour DesRochers il n'y a aucune contradiction entre fond traditionnel et forme moderne.

Dans la mesure où le Parnasse cessera précisément à son époque d'être une balise moderne, on perçoit mal aujourd'hui la modernité de ciseler, par exemple, un sonnet sur la traite des vaches. Et il ne faut voir là aucune sorte d'ironie. Au contraire, DesRochers qui par ailleurs, en prose, sait être mordant et franchement comique, est en poésie d'un sérieux appliqué. C'est qu'au fondement de sa poétique se trouve un sens de l'honneur qui concerne autant l'idéologie que l'écriture.

C'est sans doute le versant idéologique de DesRochers qu'on connaît (ou qu'on croit connaître) aujourd'hui le mieux. «Je suis un fils déchu de race surhumaine» est son vers le plus célèbre. Ce vers, contraire à toute complaisance régionaliste, pose en même temps une question demeurée fondamentale: qu'y a-t-il d'honorable dans l'histoire du Québec et, plus largement, de l'Amérique? Les mots «race» et «surhumaine» ne suffisent pas (ne devraient pas suffire) pour répondre qu'il n'y a rien, que le nationalisme ne fut qu'un long délire fasciste et que la découverte ne fut qu'une façon ethnocentriste d'oublier. Lire DesRochers est une belle occasion de mesurer la part de l'honneur (et pas seulement du tribalisme ou du ressentiment) dans le sentiment d'appartenance et le désir de recommencement.

Il y a aussi, et peut-être surtout, pour DesRochers, l'honneur de l'écrivain. «L'œuvre immorale, disait-il, est l'œuvre mal écrite». Les recherches de Richard Giguère montrent bien à quel point les textes de DesRochers sont travaillés. Ils sont souvent repris, discutés (notamment avec Emile Coderre et Louis Dantin) et soigneusement agencés, surtout dans *À l'ombre de l'Orford*. *L'Offrande aux vierges folles*, de son côté, me paraît moins réussie. De sorte que l'œuvre est peut-être un peu mince. Mais la qualité d'une œuvre ne se mesure pas à l'épaisseur du livre et, de toutes façons, comme l'écrit DesRochers, «nous avons une profusion de spécialistes en ce genre de décorations murales. Pourquoi vouloir que j'entre dans une profession encombrée?»

Dans *À l'ombre de l'Orford*, et particulièrement dans les cycles de sonnets sur les forestiers et sur les habitants, l'artisan est un artiste, et pour peu qu'on accepte de s'intéresser au passé québécois, devenu plus exotique, dirait-on, que les émaux de Paul Morin, le projet et l'écriture de DesRochers, bien contextualisés par cette nouvelle édition, forcent l'admiration.

L I V R E S J A U N I S



GILLES ARCHAMBAULT

Humeurs
nostalgiques

LE BONHEUR DU JOUR

José Cabanis, Paris, Le Livre de Poche, 1966.

Il est des livres auxquels on revient avec obstination. Comme si l'on craignait au fond d'avoir exagéré leur beauté. On se sent un peu craintif. Retrouvera-t-on l'impression bouleversante que nous avons ressentie à chaque relecture? Sera-t-il possible de renouer avec la même fascination? Ces pages que nous connaissons, gardent-elles encore leur pouvoir de séduction?

J'en suis à ma septième incursion dans le cycle romanesque que Cabanis inaugura en 1960 avec *Bonheur du jour*. Quatre romans suivirent. *Des Jardins en Espagne* parut en 1969, qui sembla conclure l'ensemble. Pourtant en 1990, l'auteur ajouta quelques pages à son projet, qu'il réunit sous le titre de *Le Crime de Torcy*.

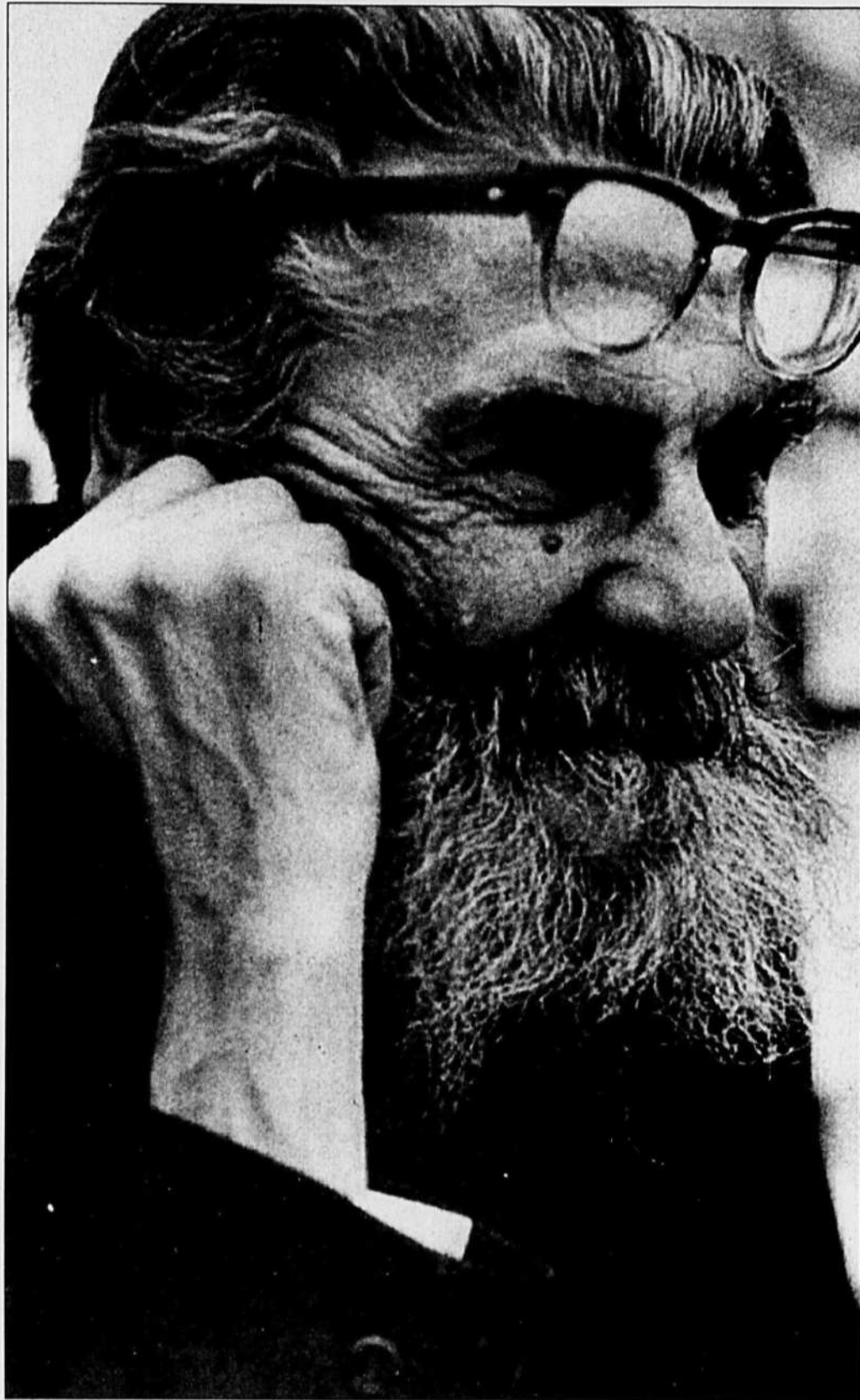
Je tiens *Le Bonheur du jour*, et *Les Cartes du temps*, le deuxième maillon de la chaîne, pour l'une des plus captivantes réussites de la littérature romanesque, toutes époques confondues. Que nous raconte ce récit à saveur autobiographique? L'enfance du narrateur, l'évocation d'un monde révolu, une vie en province. La figure centrale du livre, l'Oncle Octave, est un célibataire dans la quarantaine qui trouve dans l'exercice de la poésie sa raison de vivre. «L'oncle Octave faisait des vers. Non seulement il en fit d'assez beaux, mais il eut jusqu'au bout la passion de la poésie. Il se serait assurément consolé de n'avoir été ni heureux ni aimé, s'il n'avait eut la certitude d'être un grand poète.» Un jour vient où sa famille le pousse vers le mariage. Il vivra malheureux avec la superbe Agnès, qui ne tardera pas à le mépriser. À la fin de sa vie,

il renouera avec la foi dont il n'avait cessé de se moquer. Le narrateur héritera des manuscrits de l'oncle qu'il conservera dans un secrétaire que l'on appelait «bonheur-du-jour».

J'ai certaine peine à dire pourquoi ce livre s'adresse à moi de façon si pénétrante alors que des œuvres autrement plus célébrées me laissent de glace. Je soupçonne bien un peu que le ton de confiance émue y est pour beaucoup. Le matériau de l'écrivain est le passé, mais il n'en traite qu'avec le respect de ceux qui dès l'enfance ont su la gravité des choses qui se déroulent autour d'eux. On fait souvent référence à l'insouciance des jeunes années. On oublie trop facilement que c'est alors que naît la conscience du temps, période bénie, pourtant. «En ce temps-là je n'avais pas peur de la nuit, nuit sans ombre ni fantômes que j'allais retrouver tout à l'heure avant de m'endormir, nuit paisible de l'enfance, perdue comme le reste, mais dont le souvenir fait attendre avec moins d'angoisse le sommeil de la mort.»

Le livre d'une rare douceur que celui-là, mais de cette douceur qui ne vient qu'après l'apaisement. Cabanis n'est pas un illusionniste. Il dit que la vie est belle malgré tout, mais que le bonheur est fugitif. Il décrit avec une compassion admirable la soif d'être aimé d'un poète amateur dont les aspirations démesurées ne sont pas plus risibles que celles qui bercent les carrières heureuses. Quel écrivain ne porte pas en lui le désir d'être reconnu par les plus importants de ses pairs? Pour l'Oncle Octave, il s'agissait de Valéry qu'il avait présenté lors d'une conférence que le grand homme prononçait dans sa petite ville.

Je connais la suite. Je sais que le narrateur m'entraînera dans les romans subséquents, je sais que je pleurerai à la lecture de certaines pages, j'attendrai la mort de la mère, je renouerai avec Nathalie, puis Gabrielle. Ce sont des assurances de bonheur de lecture qui me soutiennent aux moments où la littérature m'apparaît comme une occupation aussi futile que les autres.



Alfred DesRochers, le père poète de la célèbre Clémence.

PHOTO ARCHIVES

«Je suis un fils déchu de race surhumaine»,
constitue son vers le plus célèbre. Mais il disait aussi
que «L'œuvre immorale est l'œuvre mal écrite».

En quoi il n'avait pas tort...

BEST-SELLERS

LIBRAIRIE
RENAUD-BRAY

ROMANS QUÉBÉCOIS

- 1 HOMME INVISIBLE À LA FENÊTRE, de Monique Proulx — Éd. Boréal
- 2 SOIGNE TA CHUTE, de Flora Balzano — Éd. XYZ
- 3 UN APRES-MIDI DE SEPTEMBRE, de Gilles Archambault — Éd. Boréal
- 4 LE QUATRIÈME ROI MAGÉ, de Jacques Desautel — Éd. Quinze

ESSAIS QUÉBÉCOIS

- 1 LE QUÉBEC À L'ÂGE INGRAT, de Mathieu-Robert Sauvé — Éd. Boréal
- 2 UNE GÉNÉRATION BOUC ÉMISSAIRE, sous la direction de Jacques Grand'Maison et Solange Lefebvre — Éd. Fides
- 3 LA GÉNÉRATION LYRIQUE, de François Ricard — Éd. Boréal
- 4 GRANDEUR ET MISÈRE DE LA MODERNITÉ, de Charles Taylor — Éd. Bellarmin

ROMANS ÉTRANGERS

- 1 DOUZE CONTES YAGABONDS, de Gabriel Garcia Marquez — Éd. Grasset
- 2 LES RÊVES DES AUTRES, de John Irving — Éd. Seuil
- 3 GÉNÉRATION X, de Douglas Coupland — Éd. Robert Laffont
- 4 CE QU'À VU LE VENT D'OUEST, de Fruttero & Lucentini — Éd. Seuil

ESSAIS ÉTRANGERS

- 1 FONCTIONNAIRES DE DIEU, d'Eugène Drewermann — Éd. Albin Michel
- 2 LES MYTHES À TRAVERS LES ÂGES, de Joseph Campbell — Éd. du Jour
- 3 MÉMOIRES D'UNE JEUNE FILLE DÉRANGÉE, de Bianca Lamblin — Éd. Balland
- 4 BIG-BANG DES ORGANISATIONS, de Hervé Séryeux — Éd. Calmann-Lévy

LIVRE JEUNESSE

- 1 MYSTÈRES DE CHINE, de Chrystine Brouillet — Éd. Courte-Échelle

LIVRES PRATIQUES

- 1 LE GUIDE DU BIEN MAIGRIR, de Jacques Fricker — Éd. Odile Jacob
- 2 DOMINEZ LES ÉMOTIONS QUI VOUS DÉTRUISENT, de Robert Lang — Éd. du Jour

COUPS DE CŒUR

- 1 LE TABLEAU DU MAÎTRE FLAMAND, d'Arturo Pérez-Reverte — Éd. Lattès

5219, ch. de la Côte-des-Neiges 342-1515

LITTÉRATURE JEUNESSE

Des livres pour enfants Nintendo

DOMINIQUE DEMERS

En pleine grisaille, alors que les tirages baissent et les éditeurs s'essouffent, Christian Gallimard, fils de Claude et petit-fils de l'autre, lance une nouvelle maison d'édition pour enfants: Calligram. Quatre collections et 65 titres en six mois! «Des livres à l'américaine pour la génération Nintendo», dit Christian Gallimard.

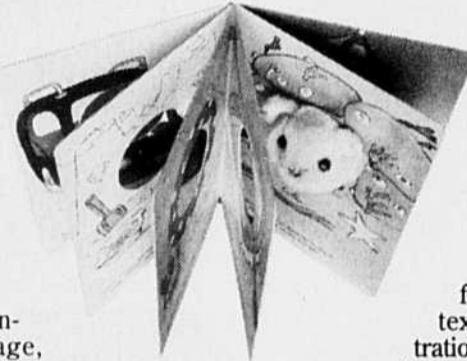
Déménagé en Suisse, en brouille avec sa famille depuis dix ans, Christian Gallimard a décidé de mettre ses connaissances de l'édition au service de sa conjointe, Pascale de Bourgoing, l'éditrice de Calligram, institutrice de métier, mère de quatre enfants, ex-rédactrice en chef d'Astrapi et conceptrice des premiers titres de la collection «Mes premières Découvertes», un des joyaux de Gallimard. Quant à M. Gallimard petit-fils, qui appose la mention «production Christian Gallimard» sur les livres de Calligram, il a entre autres participé à la fondation de Gallimard jeunesse et au lancement de Folio avec Bernard Fixot. Il se dit impresario d'éditeur, «celui qui veille à tout mettre en place — gestion, marketing, diffusion... — pour que ça marche».

En version Calligram cela donne des livres assez uniques, livres troués avec héros en peluche, mini romans avec phrases clés imprimées en bleu pour faciliter la lecture, fausses bandes dessinées, livres miroirs très contemporains et classiques du début du siècle... Les maquettes sont dessinées aux États-Unis, les peluches fabriquées en Chine, le traitement de l'image effectué à Lille et l'infographie réalisée en Suisse!

Mais, surtout, Calligram est la première maison d'édition jeunesse de la francophonie à s'adresser aussi clairement aux enfants de l'image, ces consommateurs boulimiques de télé et de jeux vidéo, zappeurs incorruptibles plutôt paresseux devant l'imprimé.

«La génération Nintendo lit moins et elle a un rapport au livre très différent de nous, affirme Christian Gallimard. Le défi des éditeurs de livres pour la jeunesse est de continuer à fabriquer des livres dans un monde où les jeux vidéo délogent les livres sur les rayons. Malheureusement, les concepteurs d'émissions de télé, de films et de vidéos pour enfants, ont une longueur d'avance sur nous. Ils sont bien plus dans le coup! Les éditeurs lancent de plus en plus de livres-produits-dérivés, à la remorque d'émissions de télé ou de films.»

«En matière de pédagogie, les Français croient encore qu'il faut souffrir pour apprendre et l'école décourage la lecture. En France, on conçoit de beaux livres en se disant que les enfants finiront bien par les lire. Les éditeurs français ont une sensibilité d'adulte alors que les éditeurs américains ont une sensibilité d'enfant et ils mettent toute leur énergie à adapter le livre aux enfants. Calligram s'inspire des anglosaxons. Nous voulons prendre l'enfant par la main pour l'amener à lire



de la première page, rapidement, facilement, avec plaisir.»

Pour réconcilier l'enfant avec la lecture, Calligram met le paquet: prix et formats réduits, textes courts, illustrations couleurs pour petits et grands, couvertures semi-souples et mise en pages empruntée à la presse. Ainsi, dans la collection Rayon Bleu — la plus littéraire — les passages clés des textes de Gogol, Maupassant, Kipling ou Dumas sont soulignés, histoire de mieux accrocher le lecteur, un peu comme les sous-titres en caractère gras des journaux.

Avant de finaliser ses produits, Christian Gallimard sonde ses lecteurs-cibles un peu comme les producteurs d'émissions pour enfants prennent le pouls de leurs téléspectateurs en créant des focus group. Une société de marketing a été mandatée pour vérifier les intuitions des concepteurs des diverses collections. Pour Petitpluche, des livres-jouets pour les 12 mois à 4 ans avec héros en peluche que tout-petits peuvent véritablement introduire dans l'image, les pages de ces albums cartonnés étant trouées, on a testé jusqu'aux pré-noms des petits animaux de peluche, histoire de savoir si, aux yeux des enfants, Cécile convenait bien à une souris, Elise à une cochonnette et Rémi à un hérisson...

Américaine jusqu'à l'os Calligram? Pas vraiment. Alors que les livres pour enfants produits aux États-Unis

proposent souvent une vision assez dure et plutôt sombre de la vie, Calligram se veut plus optimiste, plus rassurante aussi.

En six mois, Calligram a vendu près d'un quart de million d'exemplaires mais la partie n'est pas encore gagnée. D'aucuns lui reprochent d'être racoleuse, de vendre des livres bonbons. D'autres s'en prennent à la faible part de création originale. Ingénieuse en termes d'emballage et de mise en marché, Calligram offre surtout des traductions de l'anglais et de l'allemand et de la restauration de textes aussi anciens que les célèbres Plick et Plock de Christophe.

«Mais à la Foire du livre de Bologne les Chinois faisaient la file pour photographier nos Petitpluches, réplique Christian Gallimard. Et nous avons un an et demi d'avance sur Gallimard en termes de production assistée par ordinateur. Nous allons des techniques sophistiquées comme l'infographie à une gestion artisanale peu coûteuse. En un an, avec seulement trois employés, nous aurons produit 100 titres.»

Christian Gallimard se défend de vouloir voler la vedette à Gallimard. Sa lutte, il dit la livrer au petit écran. «Dans le monde de l'édition, on ne fait pas compétition: on se fabrique des lecteurs, soutient-il. Il y a de la place pour de nombreux éditeurs très différents. Présentement, Hachette Jeunesse est tournée vers le grand public et avec Pierre Marchand, Gallimard Jeunesse est un peu le Hetzel du vingtième siècle. L'École des loisirs est sensible au texte et Nathan se veut parapédagogique. Calligram sera conviviale!»

LIVRES

LE BLOC-NOTES

Sur l'étagère de Beckett

ROBERT LÉVESQUE

LA NÉBULEUSE DU CRAB
Eric Chevillard
Les Éditions de Minuit
1993, 124 pages.

Il écrit la nuit. Il a 28 ans. Il habite une tour dans le quatrième arrondissement de Paris. Vous savez, c'est le genre de type qui va dans les zoo pour regarder les gens qui regardent les bêtes... C'est un type qui pense que si la littérature avait une quelconque utilité, ça se saurait...

Mais qu'écrit-il entre minuit et cinq heures, méthodiquement, une page par nuit, un petit chapitre sous chaque trajet de lune? Depuis 1987 il écrit des livres, sans utilité aucune, brefs, étranges, qu'il a naturellement porté chez Jérôme Lindon, aux Éditions de Minuit, parce que c'est là et pas ailleurs que les écrits brefs et bizarres d'Eric Chevillard devaient aller...

Dans une rare entrevue, le type est discret et cela va de soi quand on publie rue Bernard-Palissy, Chevillard dit: «Je n'ai jamais pensé à m'adresser à un autre éditeur, j'avais la vanité de ranger mes livres sur la même étagère que ceux de Beckett, sans illusion».

Sur l'étagère de Beckett *La nébuleuse du crab* ne passera pas inaperçu. On lit souvent des romans de Minuit, pour les oublier ensuite. Dans l'écurie de Lindon la majorité des poulains ne rue pas fort dans les stalles du génie. On jette au bas du lit un roman de Minuit inachevé en jurant qu'on ne nous y reprendra pas. Du sous-Beckett, du sous-Pinget, du sous-Sarraute, on en a lu, et des verts et des pas mûrs...

Avec Chevillard c'est autre chose. *La nébuleuse du crab* est le portrait saisissant d'un être insaisissable, qui s'appelle Crab, qui n'est peut-être pas né, qui n'est peut-être pas mort, qui vit sans enthousiasme entre ces deux hypothèses, et qui, se demandant en tout cas s'il a jamais vraiment vécu, se rend compte que son nombril, comme ses autres cicatrices, ne lui rappelle rien...

Ce petit roman en 52 parts (les 52 nuits où Chevillard a écrit sa nébuleuse...) est parfois agaçant, je vous l'accorde, parce que Chevillard part sans balises ni but, sans valises ni rue, dans un trajet aussi insaisissable que celui qui le parcourt; les sauts d'un trottoir l'autre, d'une logique l'autre, d'un monde l'autre, sont aussi déroutants qu'incongrus. Mais Chevillard vous saisit finalement bien serré contre lui, par la poésie étrange et cabotine de cette recherche du type perdu, ce voyage au bout de la nébuleuse: Crab, rêveur éveillé, penseur distrait, humoriste grave, fait le point sur son existence et découvre que seule la folie pourra le préserver de la médiocrité et de l'ennui.

L'écriture de Chevillard est exquise. Son ro-

man est en somme une série de paragraphes, courts ou longs, dont chacun est un morceau d'écriture. Le plus petit sera: «Crab n'oublie jamais les cimetières dans lesquels il a été entermé». Le plus long sera lancé par une phrase comme celle-ci: «On projetait sa vie dans un cinéma du quartier, Crab ne pouvait pas rater ça». Ou: «Les grands-mères des autres sont horribles à voir, constate Crab...»

On trouve autour de Chevillard des grands-pères illustres penchés sur l'épaule de l'écrivain: Rimbaud («combien de fois devra-t-il plier le ciel pour le faire tenir dans sa poche?»), Ionesco («Crab vit avec une femme absente»), Kafka («Il y eut ce jour décisif dans la vie de Crab, qu'il sera bien obligé d'évoquer, un matin donc où tout lui parut étranger. Devant sa glace, réflexion faite, c'était plutôt lui l'intrus»), et bien sûr Beckett dont toute «la nébuleuse du crab» est un hommage ému et ironique.

Je résume, pigeant pour vous au hasard des morceaux de Crab. L'individu est peut-être mort une nuit froide de 1821. On ne sait pas. Quoiqu'il en soit Crab a toujours été un



PHOTO ULF ANDERSEN
Eric Chevillard écrit la nuit.

vieillard, ce n'est pas nouveau, il tiendrait cela de son arrière-grand-père. A la naissance il était un petit vieillard prématuré, ne pesant plus que deux kilos cinq cents. Une infirmière l'a arraché à sa couveuse pour le reconduire en le sermonnant au service de gériatrie. Si vous recommencez, je vous enferme, aurait-elle dit. Crab ne bougea plus. Et puis il prit de l'âge... les médecins étaient chaque matin stupéfaits... l'hypothèse de son immortalité fut même évoquée du bout des lèvres.

Pauvre Crab. Né vieux, il va mourir jeune sans doute. Dans la nébuleuse, on vit, on meurt, et c'est pareil («mourir, c'est soudain n'être plus né»). Or Crab n'est pas le plus malheureux des

hommes, nous dit Chevillard. Il ressemble au frère de son voisin, et personne n'accorde la moindre attention à ses paroles. Il est de cette humanité qui fait ombre. Ses sosies courent les rues et Crab sourit à chaque fois qu'il en croise un. Il est né pour grossir les foules, allonger les files d'attente, occuper les fonctionnaires, fonctionnaire lui-même, et ponctuel, zélé comme une roue, affecté à la circulation des maladies, des bâillements et autres proverbes.

Un jour il entend de dessiner les hirondelles, une à une, toutes. Un autre jour, sous les arcades, c'était un dimanche, il pense qu'il existe une possibilité de bonheur si l'on est trompettiste de jazz, aspirant par le nez l'air ambiant saturé d'infections, de gaz d'échappement, d'idées noires, et le remettant en circulation purifié de ces miasmes, frais comme le premier printemps de la Terre. Mais Crab se dit que la distribution de trompettes à six ou sept milliards de trompettistes débutants posera problème...

Ce castor qui m'a tant déçue

MÉMOIRES D'UNE JEUNE FILLE DÉRANGÉE
Bianca Lamblin. Paris,
Ed. Balland, 1993.

SYLVIANE TRAMIER

Le titre parodique ne vous abusera pas longtemps: il ne s'agit pas d'une version burlesque de l'autobiographie de Simone de Beauvoir. Mais c'est à elle que ce récit grinçant et dramatique s'adresse.

La jeune fille dérangée c'est Bianca. Jeune lycéenne à Paris avant la guerre, elle fait connaissance, à la rentrée des classes de 1937, avec «cette belle jeune femme» qui venait d'être nommée professeur de philosophie au lycée Molière. Et comme «à seize ans on est facilement ébloui», Bianca tombe amoureuse du Castor. «Elle savait tant de choses sur des sujets si riches, et, pour nous, si nouveaux; ses exposés étaient vivants, clairs et rigoureux; elle ne se servait jamais d'aucune note: tout était, dans sa tête, dans un ordre parfait.»

Leur liaison devient un trio, formule sartrienne et beauvoirienne du ménage à trois, après la rencontre avec Sartre, arrangée par Simone de Beauvoir. Un peu moins célèbre celui-là que les trios Olga-Sartre-Castor, ou Wanda-Sartre-Castor, et de tous les autres qui ont ponctué la vie amoureuse embrouillée du couple aux amours contingents.

La guerre arrive. L'Histoire s'emballa. Celle de Sartre, mobilisé, et de Bianca tourne court, non sans un petit coup de main de Simone de Beauvoir. Bianca sombre dans la dépression, mais n'y voit que du feu dans les manœuvres de son amie Simone. Bianca, jeune Juive, fait face à la menace nazie. Ses deux célèbres partenaires vivront, en comparaison, *Une si douce occupation* (titre du livre de Gilbert Joseph paru en 1991, sur les années de guerre de Sartre et de Beauvoir).

Dans les *Lettres au Castor* et à quelques autres, publiées par Simone de Beauvoir en 1983, Bianca Lamblin apparaît, déguisée sous le pseudonyme de Louise Védrine. C'est sous ce même nom qu'elle se retrouve sous la plume de Simone de Beauvoir dans *Lettres à Sartre* et le *Journal de guerre*. Ces deux ouvrages, publiés en 1990 donnent de Simone de Beauvoir une image franchement déplaisante: calculatrice, manipulatrice, et somme toute banale. Mais pour Bianca Lamblin, tout s'éclaircit: «Leur contenu m'a révélé sous un tout autre visage celle que j'avais aimée toute ma vie et qui m'avait constamment abusée. J'y lisais le dépit, la jalousie, la mesquinerie, l'hyprocrisie, la vulgarité», écrit-elle.

La publication à New York la même année de la biographie de Simone de Beauvoir par Deirdre Bair, dans laquelle est révélée la véritable identité de Louise Védrine; la parution d'autres ouvrages dans lesquels elle est nommée et mise en cause, finissent pas convaincre Bianca Lamblin de sortir de la réserve qu'elle avait souhaité garder. Sa version des faits projette une lumière crue sur les travers, les prétentions, les assurances péremptoires du couple Sartre-Beauvoir, et leurs petites lâchetés.

Les *Lettres à Sartre* et le *Journal de guerre* éclairaient la démarche singulière de l'écrivain Beauvoir. Quelque chose comme la littérature à force d'écrire: un journal intime dans lequel elle note qu'elle vient d'écrire une lettre, une lettre dans laquelle elle écrit qu'elle vient de noter quelques lignes dans son journal. Ecrire, écrire, il en restera bien quelque chose!

Les *Mémoires d'une jeune fille dérangée* accentuent le malaise ressenti à la lecture des *Lettres* et du *Journal*. On reste sur l'impression que, tout compte fait, l'ascendant intellectuel de Simone de Beauvoir sur toute une génération de femmes relevait de la supercherie.

LE FEUILLETON



Jean Dutourd, l'Académicien.

Faire rimer Rosine avec Mesrine

L'ASSASSIN
Jean Dutourd
Paris 1993, Flammarion
308 pages.

LISETTE MORIN



LISETTE MORIN

Pas de surprise avec Jean Dutourd: il est toujours aussi caustique à propos du siècle où il est né, où il agit, où il écrit. Et la société française n'échappe évidemment pas à sa verve, quelquefois pamphlétaire, le plus souvent ironique et résolument provocatrice.

Mais, autre particularité, rare dans ce même siècle souvent trop indulgent envers les écrivains peu soucieux de la correction de leurs ouvrages: Dutourd écrit comme écrivait ses maîtres du XVIII^e siècle, qui s'appellent Diderot et Voltaire. Avec cette nuance que sa moquerie est bien de notre temps; qu'il connaît les us et coutumes de notre monde, qu'il en est un observateur sagace et ne s'embarrasse d'aucune pusillanimité quand il le décrit.

En fait, la bêtise n'est pas son fort. Hormis quand il a choisi d'en faire l'apanage de quelques personnages de romans. C'est ce qui vient de se produire avec *L'assassin*. Une histoire qui pourrait être un excellent polar si l'Académicien qu'est Dutourd, et «ravi de l'être» de son propre aveu ne professait une certaine indifférence envers cette sous-littérature. Il préfère, et de loin, mettre en scène, et en situation, des hommes et des femmes, en apparence semblables à vos contemporains ou contemporaines mais qu'un incident, un prétexte anodin transforment en bourreaux ou en victimes.

Il sont les deux, dans le dernier roman de Jean Dutourd. Avec, accessoirement, quelques acolytes dont le pittoresque sert admirablement le dessein de l'auteur: fustiger les moeurs du monde qu'il connaît parfaitement depuis près d'un demi-siècle, c'est-à-dire celui des éditeurs et des médias qui s'occupent de la chose littéraire. De Marcoussis, qui croit avoir déniché un émule de Papillon, et qui rêve, fort naïvement, de gros tirages et de la fortune qu'il en espère pour sa maison, à Rosine, «l'ennemi public No 1» — dont Dutourd fait rimer le patronyme avec celui de Mesrine — il y a tout le grenoillage habituel qui entoure la «découverte» d'un auteur qu'on espère rentable, et les mystères dont s'entourent les meurtriers de gros calibre.

Pour publier les mémoires de Rosine, Marcoussis fera appel à des intermédiaires dont le moins que l'on puisse dire est qu'ils sont colorés, sinon folkloriques, mais qui deviennent, sous le traitement Dutourd, de vrais personnages, insolents ou papalards selon les circonstances.

Lectrice habituée aux réussites de l'auteur d'*Au bon beurre*, j'ai été plus amusée par le «réfugé artistique», ce Boukhary qui écrira un vrai best-seller, du nom de ses sujets favoris *Les Robinets de la liberté*, par sa façon langagière et par ses bonnes fortunes, auprès des secrétaires et des attachées de

presse, et par Rouquette, ancien compagnon de route des rebelles algériens, recyclé dans le monde, souvent interlope, de l'édition parisienne.

Quand à Rosine lui-même, il n'est pas étonnant que l'on ait songé à Mesrine, comme modèle possible, et qu'on en sera d'autant moins étonné si l'on est lecteur québécois puisque le fameux bandit est «célèbre» même au Québec pour ses coups fumants, à Percé, notamment où l'on est persuadé qu'il a assassiné une hôtelière en renom.

Homme de droite et il s'en vante, compagnon dans des affaires justeuses de Jean-Edern Hallier et même associé dans ce livre-dialogue intitulé *Le mauvais esprit* (Olivier Orban, 1985), Jean Dutourd n'est pourtant pas le thuriféraire sans condition de la gauche et des gauchistes. On en aura une preuve de plus dans *L'assassin* où les imbéciles ne sont pas toujours du côté où l'on croyait les trouver.

Seule réticence, et Dieu sait que l'humour ravageur de ce cher Dutourd ne m'effraie guère, lors même que le sexe dit faible en est la victime: de Madame Sandra (ex-prostituee «anoblie» dans le monde des truands), compagne de Rosine, à Marie-Hélène, l'épouse élégante mais cupide de l'éditeur Marcoussis, en passant par Bernardine, la dévouée secrétaire, à Chantal Piot, l'attachée de presse, les femmes sont ici épinglées avec une méchanceté peu commune. Mais cela fait partie du personnage Dutourd.

Les Belles Rencontres de la librairie HERMÈS

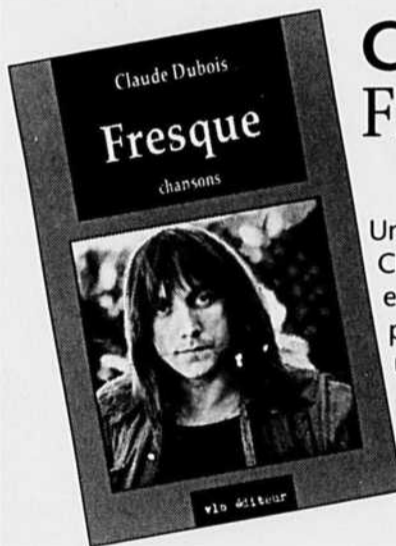
aujourd'hui 5 juin de 14h à 16h

Bujor Nedelcovici
LE MATIN D'UN
MIRACLE
Actes Sud

de 9h à 22h
362 jours par année

1120, ave. Laurier ouest
outremont, montréal
tél.: 274-5669 • téléc.: 274-5660

FAITES DÉJÀ LE PLEIN DE BONNES LECTURES POUR L'ÉTÉ



Claude Dubois Fresque

Un recueil de 128 chansons de Claude Dubois, de «J'ai souvenir encore» à «Labrador», en passant par «Ti-Loup», «Sullivan», «Comme un million de gens», «Femmes ou filles» et «Plein de tendresse». Un grand moment de poésie et de chanson!



vib éditeur

LA PETITE MAISON
DE LA GRANDE LITTÉRATURE

• l'Hexagone

1953-1993
QUARANTE ANS DE LITTÉRATURE



Sylvain Trudel Zara, ou la mer Noire

Le récit flamboyant et lyrique d'une quête effrénée à travers le monde et le chaos.

«Un livre admirable. Un texte dont certains passages ressemblent en aussi beau aux Illuminations de Rimbaud. Je vous le recommande.»

Daniel Pinard, VSD Bonjour, Radio-Canada.
128 pages 14,95 \$



Jacques Desautels Le quatrième Roi mage

Une enquête à Venise à propos d'un mystérieux anneau au doigt de la Vierge Marie, peinte par Le Titien, qui nous transporte de Venise à Chypre et qui risque de bouleverser nos croyances religieuses.

288 pages 19,95 \$



Quinze éditeur

LIVRES

ESSAIS QUÉBÉCOIS

La langue n'est pas tout Mais n'est-elle rien?

LA CONSTELLATION DU BOUC ÉMISSAIRE
(CLAUDE DÉROGATOIRE,
LOI 101 ET PROTO-TOTALITARISME)
Jacques Renaud, Éditions Balzac,
«Le vif du sujet», 303 pages



ROBERT SALETTI

Le désenchantement de l'auteur du fameux *Cassé*, certainement le plus célèbre des romans joulaisants qui ont marqué les débuts de la Révolution tranquille, est bien connu des gens du milieu intellectuel, de ceux qui ont fréquenté Parti pris tout au moins. Dès la fin des années soixante, Jacques Renaud renonçait à l'idéal indépendantiste avant de s'exiler en Ontario où il travaille maintenant comme traducteur, chercheur et pigiste, greffant au passage Hamilton à son nom pour des motifs religieux et, vraisemblablement, idéologiques. Son trajet est tout à l'opposé de celui de Gérard Godin dont nous avons parlé la semaine dernière. Le trajet d'un exilé, d'un exilé au sens propre mais aussi d'un exilé du cœur. M. Renaud en a visiblement gros sur la patate, et *La Constellation du bouc émissaire* pourrait faire des vagues.

Pourtant, cet essai ne constitue pas un règlement de comptes, bien que l'on sente assez souvent que l'auteur se retient de verser dans la diatribe. *La Constellation du bouc émissaire* a toutes les apparences d'un texte argumentatif, d'une démonstration savamment documentée. C'est visiblement le fruit d'une longue réflexion.

La prison du langage

On peut dire que M. Renaud ne traîne pas. L'essai s'ouvre sur un avertissement dans lequel sont définis le proto-totalitarisme, le «lingualisme» et la notion de bouc émissaire (inspirée de René Girard). La première partie, très courte, porte sur la clause dérogatoire inscrite dans la Charte des droits et libertés adoptée en 1982. Après avoir indiqué qu'elle permet, à quiconque s'en prévaut, de suspendre la plupart des libertés dont nos démocraties se nourrissent, M. Renaud conclut deux pages plus loin que nos législatures ont ainsi le pouvoir théorique de mettre sur pied des camps de la mort. Selon lui, ce pouvoir théorique a été voulu par l'establishment politique (canadien, québécois ou autochtone) et cette volonté contient les germes du totalitarisme. On voit que, dès le départ, les marches argumentatives sont hautes.

Les deuxième et troisième parties — beaucoup plus foillées — de l'essai élaborent les deux pivots de cette argumentation qui se fonde sur une vision légal-anarchique de la société, si l'on peut dire. Légaliste, dans la mesure où pour M. Renaud les démocraties libérales et leurs fondements juridiques, malgré leurs imperfections, restent le meilleur remède politique pour assurer le développement des individus et l'harmonie universelle. Anarchique, parce que l'individu, dans cette vision, se caractérise par ses aptitudes et ses tendances naturelles à l'épanouissement. Chaque individu isolé est raisonnable, alors que la masse des individus forme, elle, une «bête archaïque» passive, soumise, instinctive, livrée aux mains de ceux que M. Renaud appelle les ingénieurs sociaux, les manipu-

teurs de l'opinion public. Or, au premier rang de ces manipulateurs viennent les «lingualistes», c'est-à-dire les idéologues qui font de la langue le berceau de l'identité. On ne sera pas surpris de savoir que le Québec compte plusieurs «lingualistes», comme Camille Laurin, Yves Beauchemin, Gérald Larose, Lorraine Pagé, etc.

De l'eau au moulin de Claude Ryan

C'est en fait dans la deuxième partie sur le «lingualisme» que l'argumentation est la mieux étoffée. S'en dégage l'idée que tous les pays qui ont restreint ou défendu l'usage d'une langue n'ont pas de véritables traditions démocratiques. M. Renaud y développe longuement l'exemple de l'Afrique du Sud (bonjour, M. Ryan!), dans une analyse à plusieurs volets mais qui a le défaut, à mon avis, de tenir à deux prémisses contestables. Le Québec n'est simplement pas un pays et toute comparaison devrait tenir compte de ce fait. D'autre part, et cela est plus crucial, se référer à un courant évolutif naturel — des langues comme le fait l'auteur pour affirmer que les «lingualistes», parce qu'ils s'opposent à ce courant et enferment les citoyens dans la «prison ontologique de la langue», sont des proto-fascistes est un curieux raccourci idéologique. D'autant plus que dans le même mouvement M. Renaud décrète que l'anglais est une «langue universellement indispensable». On sent qu'ici «naturel» et «universel» ont le même sens, et tant pis pour ceux qui perdent les guerres, militaires ou technologiques. Si la langue n'est pas tout dans la formation de l'identité, comment et pourquoi l'anglais est-il devenu si naturellement indispensable?

Le triomphe du légalisme

La troisième partie, dévouée à la constellation qui donne son titre à l'essai, est encore moins convaincante. M. Renaud s'applique à retracer les moindres traces de corruption «lingualiste» pour montrer qu'elles sont le résultat d'une concertation visant à faire des Anglophones du Québec les boucs émissaires de nos maux. À ce jeu, le Parti Québécois et les centrales syndicales, pour ne prendre que ces exemples, n'ont plus aucune légitimité. C'est le triomphe du légal sur le légitime. Pour l'auteur, sans la protection juridique de la Charte, les individus sont nus et destinés à être exploités. C'est à se demander comment vivaient les hommes avant les années quatre-vingt, s'il y a encore une place dans le monde délétré de M. Renaud pour un soupçon de sens commun.

C'est à se demander comment vivaient les hommes avant les années quatre-vingt.

POLITIQUE

Regards sur l'Amérique

LA BANNIÈRE ÉTILÉE.
VOYAGE SUR LES TRACES DE TOCQUEVILLE
Pascal Dupont
Le Seuil, 1993, 300 pages

JOCELYN COULON
LE DEVOIR

Écrire un essai sur les États-Unis n'est pas chose aisée. Ce pays est en fait un vaste continent qu'il n'est pas facile de cerner en quelques tableaux bien brossés. Pascal Dupont, journaliste français, a toutefois relevé le défi d'une manière originale. Il a mis ses pas dans les traces d'Alexis de Tocqueville, visitant tous les endroits où le célèbre penseur français avait séjourné il y a 150 ans. Le résultat n'est pas dénué d'intérêt pour qui veut connaître «l'arrière-cour du mythe américain».

Dupont a fait une enquête minutieuse. Il a sillonné une vingtaine d'États et discuté avec des dizaines d'Américains, du chômeur du Kentucky au grand avocat libéral de Boston en passant par un leader du Ku Klux Klan et un ex-dealer noir de crack. Tous, lui ont raconté ce qu'ils pensaient de l'Amérique, de leur gouvernement, de leurs libertés et de leur avenir. Le livre de Tocqueville à la main (*De la démocratie en Amérique*), Dupont a comparé les réponses. Sur le fond rien n'a vraiment changé. Les Américains espèrent tous réussir, aiment leur pays et ses institutions et hésitent entre l'égalité et la liberté.

L'auteur a décortiqué ces idéaux qui façonnent le mythe américain. La réussite est avant tout blanche, puis asiatique et enfin noire. Et encore... Les Noirs restent toujours à la queue, même si la grande majorité d'entre eux ont rejoint la classe moyenne. Malgré le très fort taux d'absentions aux élections, la domination du pouvoir politique par une aristocratie bienveillante, les énormes disparités sociales entre villes et campagnes, Noirs et Blancs, et les excès d'un système légal devenu monstrueux, les Américains croient fermement en leur patrie et à ses institutions. C'est là un signe d'exceptionnelle vitalité, dans un pays confronté à d'énormes problèmes.

C'est sur la question de l'égalité versus la liberté que le livre de Dupont s'avère passionnant. L'auteur souligne, avec raison, que l'idéologie «politiquement correct» a transformé les États-Unis en dernier refuge de la pensée totalitaire. Il émaille ses chapitres sur ce thème de dizaines d'exemples à faire dresser les cheveux sur la tête du plus libéral d'entre nous.

Mais Dupont, en bon Français, véhicule des clichés d'un autre âge. Les Américains sont toujours gros comme des ours, les Autochtones bâtis comme des bisons (qui sont les Mammouths?). Dans les territoires indiens, on ne trouve que des hommes sages et patients qui ont inventé la démocratie. L'auteur se montre péremptoire même s'il se contredit: «Elle (l'Amérique) a noyé toute sa folie dans un ennui proprement planifié», écrit-il, désillusionné. Vraiment? C'est pourtant lui qui décrit un vaste continent secoué par des courants qui feraient éclater n'importe quel pays européen. Mais il ne faut pas trop en vouloir à notre Tocqueville de cette fin de siècle. Son coup de poince à de la gueule même si, parfois, il manque de profondeur.



PARCOURS D'UN ÉCRIVAIN Carnet 39

MARIE-CLAIRE BLAIS

C'est un jeune homme qui vit, solitaire, sur une colline boisée de pins, il vit à quelques pas de la maison jaune que me prête Barbara pour écrire en ce printemps fleuri à Pamet Point Road, quand dans les sentiers qui mènent à la forêt creuse de Paradise Valley les roses sauvages parfument l'air, les hirondelles volent, effarées vers leurs nids que guettent les coucous prédateurs. Le jeune homme sort peu de sa maison en lattes grises, Gilberte dit qu'il revient d'Hollywood et qu'il aime vivre ainsi, très seul, «qui sait, il est peut-être malheureux», dit-elle avec l'espoir de visiter un jour cette laconique et mystérieuse solitude, mais le jeune homme est farouche et hostile à toute approche.

Quand j'écris et dessine dehors, la queue de ma fidèle Gilou tourbillonnant autour de moi, ses pattes grattant la terre, le jeune homme enfoui dans les odeurs neuves encore mouillées du gel des herbes, car le labrador Gilou n'a que deux ans et c'est sa première saison de liberté depuis que nous l'avons recueillie de l'Association Protectrice des Animaux de Provincetown — quand le printemps est si éclatant que nous sommes tous dehors, dans les jardins, sur les plages, le long des routes sur les bicyclettes, le jeune homme ne sort pas car il apprend ses rôles. En été je l'entrevois par l'éclaircie du soleil dans la haie de pins, sur sa butte: lui si maigre dans son jeans de toile blanche, il transporte un canot sur ses épaules, c'est un canot de pêcheur qu'il rattache à sa jeep avec des cordes, soudain il tourne la tête et me voit, son timide sourire ne s'arrête pas à moi, se perd plus loin, mais les fossettes de ses yeux m'apparaissent dans son visage émacié, ses cheveux bruns sont très courts, rasés avec précision au-dessus des oreilles, une mèche de cheveux drus dépasse sur le front, il la rejette vigoureusement de la main. «Un vrai petit garçon ou une biche qui fuit le chasseur, dit Gilberte, un garçon adorable s'il n'était pas si entêté à vivre seul.» La brève apparition n'est déjà plus là, dans les taches vertes des pins au soleil. Dans la maison aux lattes grises le jeune homme étudie ses rôles à voix haute.

Dans la ville de Wellfleet son nom est souvent murmuré, chuchoté, n'est-ce pas ce garçon qui était l'acteur principal de la pièce pacifiste *Beach (La Plage)* en temps de guerre froide entre les nations? On l'a vu aussi dans le démodiaque rôle de Bates, le maladroit tueur de Psycho, on se souvient de son rictus torturé, dans ce classique de Hitchcock, mais le jeune homme qui vit solitaire dans les bois semble avoir été accablé par ces rôles d'assassins dans des films d'horreur, comme son père Osgood Perkins qui était un metteur en scène au théâtre avant de l'être au cinéma, il est avant tout un comédien qui connaît les subtilités de son métier, un artiste studieux et engagé.

Très jeune, en 1956, il a déjà obtenu la nomination d'un Oscar pour sa participation au film *Friendly Persuasion*. Depuis l'énorme rumeur publicitaire de Psycho le jeune homme vit caché, recevant parfois chez lui, mais si peu souvent, des amis acteurs, metteurs en scène qui viennent de New York et de Los Angeles. C'est ainsi que frappe à la porte de la maison jaune, une dame étonnante qui s'appelle Michaela et qui me rappelle Françoise par sa stature et ses larges mains de sculpteur, c'est une proche amie du jeune homme qui vit dans sa retraite,



elle me demande abruptement si j'écris pour le théâtre et nous lions ensemble ma pièce *l'Exécution* écrite pour Madame Yvette Brindamour qui en fera cette année la mise en scène au théâtre du Rideau Vert, Michaela aimerait voir la pièce traduite en anglais, elle en commencera une traduction d'un air vigilant dès ce premier jour de notre rencontre qui ne sera suivi d'aucun autre, car elle vit à Los Angeles, la pièce sera traduite par le merveilleux David Lob-

dell qui traduira tant d'oeuvres Québécoises avec le même souci de vérité et d'élevation poétique, traducteur qui était aussi un poète et un romancier et dont nous regrettons tant l'absence aujourd'hui parmi nous.

Michaela qui a, comme Françoise, un oeil de peintre, c'est un oeil bleu gris à la visée prompte, a remarqué la singulière couleur des murs, des planchers de la maison que j'habite, elle dit «Ce sont les couleurs du peintre Emil Nolde, n'est-ce pas?» Ce qui est vrai, Barbara m'ayant permis avec son habituelle tolérance, de rependre le cottage selon mes inclinations pour les couleurs chaudes, ensoleillées, la maison jaune est devenue un paysage de Nolde, celui que m'inspire un carnet de voyage du peintre oublié dans une collection de livres étrangers, dans ce carnet publié à Munich, sous le titre *Sudsee-Skizzen*, le peintre a un retour à ces couleurs d'azur foncé, pour peindre le ciel, le soleil couchant sur une mer des Tropiques est d'un orange jaune trempé de rouge, la maison jaune si stable sur ses collines de pins, comme la maison du jeune homme secret, tangué dans le dépliement de ses couleurs vers les mers lointaines. Les murs sont d'un bleu opaque, les planchers jaunes et oranges comme le soleil de Nolde, d'un regard approbateur Michaela dit que ces murs la réjouissent, et lorsqu'elle me quitte avec une forte poignée de main, c'est pour prononcer le nom du jeune homme, «Anthony, Tony qui est si sensible...»

Je ne reverrai pas le jeune homme solitaire par l'éclaircie des pins sous le soleil, les jours d'été à Pamet Point Road, mais le 19 septembre 1992, je le retrouverai dans sa véritable grandeur en lisant ses dernières paroles peu de jours avant sa mort à 60 ans dans sa maison d'Hollywood, lorsqu'il dit à un journaliste, entourée de sa femme, de ses fils: «Beaucoup croient que la maladie du sida a été envoyée sur la terre comme une malédiction, une vengeance de Dieu, je ne crois pas à cela mais je pense que si nous souffrons de cette maladie sur la terre c'est afin que naisse parmi nous l'amour et la compréhension, la tendresse et la compassion, j'ai appris davantage parmi les sidéens sur l'amour, la charité, en quelques mois, plus que pendant toutes ces années dans le milieu compétitif et acharné du théâtre et du cinéma, où chacun coupe la gorge à l'autre, où un vieil acteur n'a plus droit à sa place. C'est dans ce milieu pourtant que j'ai passé ma vie... Sans cette maladie, je n'aurais pas compris que l'amour existait...»

Edgar Morin: L'Apocalypse comme métaphore

TERRE-PATRIE
Edgar Morin, Anne Brigitte Kern
Seuil, 1993, 220 pages

HEINZ WEINMANN

Itinérant de l'esprit, Edgar Morin a fait ses niches ici et là, sans bâtir des demeures aux structures bétonnées. Même *La Méthode*, aux dimensions pourtant très impressionnantes, se voulait elle-même une école buissonnière où, pour «réapprendre à apprendre», il fallait d'abord désapprendre.

Mais une préoccupation l'a toujours hanté jusqu'à l'obsession: comment intégrer les savoirs dispersés sur l'homme en une anthropo-science, en une anthropologie mettant en valeur l'Unité de l'homme? A la poursuite de cette «mission impossible», le sociologue a quitté son râtelier qui ne se nourrissait plus que de fameuses sondeurs, pour «réapprendre à apprendre» la révolution des sciences physiques et biologiques engagées dès les années soixante.

Vingt ans après *Le Paradigme perdu*, fort des acquis phénoménaux de *La Méthode*, Edgar Morin en collaboration avec Anne Brigitte Kern, nous donne un de ses livres les plus émouvants, les mieux écrits, avec la passion du coeur et de l'esprit. Livre-testament? Non, puisque Morin est bien vivant et en écrira d'autres. Livre-somme plutôt.

L'ère planétaire de la Terre ne date pas d'hier. Elle a commencé le 8 octobre 1492, lorsque retentit sur le bateau-amiral de Christophe Colomb, le cri: «Terre, terre!» 501 ans après, Morin réléchit posément sur les effets, les risques et les défis de cette planétarisation. Une fois tra-

cées, les routes de la globalité vont s'échanger de plus en plus vite suivant les moyens de communication: microbes, marchandises, humains. Les idées aussi voyagent autour du globe. L'Europe a été fortement exportatrice dans ce domaine: démocratie, le modèle de l'État-nation, droits de l'homme, mais aussi colonisation, exploitation du tiers monde se disséminent partout, contribuant, pour le meilleur et le pire, à l'occidentalisation du monde.

Enfin, triste record, dans notre siècle la mondialisation se fait par la guerre. Les deux guerres du siècle, appelées justement «guerres mondiales», font 58 millions de morts. Après août 1945, la «menace damocléenne» de la bombe atomique avec son risque d'extermination reste suspendue sur tous les habitants de la Terre. La fin de la guerre froide ne fait qu'augmenter le danger de sa dissémination. Enfin, après la bombe atomique, la «bombe» de l'explosion démographique, la bombe à retardement écologique met en péril leur Terre.

Depuis que nous l'avons vu pour la première fois à partir de la lune, le 20 juillet 1969, nous l'avons trouvée belle, cette orange bleue! Elle est menacée, il faut donc la sauver. De là datent les premières prises de conscience écologiques.

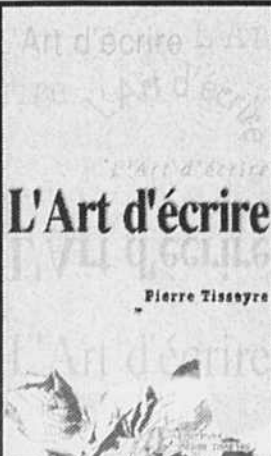
Certes, depuis McLuhan on a célébré le «village global» pour se rendre compte que la communication quasi instantanée avec le monde, loin de favoriser la communion, paradoxalement élève aussi des barrières d'incompréhension. Le «village global» a ses ghettos, ses bidonvilles, ses quartiers de riches comme nos villes. Pourtant, la mondialisation de l'information nous rapproche de la misère du monde. Ici et là, des enfants mourants du Bangladesh, de Somalie, du Soudan provoquent en nous des flashes de solidarité, de charité.

Le bilan que Morin tire de cinq cents ans de civilisation mondiale est plutôt négatif: il s'est crée certes, plus souvent sous le coups de menaces que spontanément, une certaine solidarité globale, l'idée que nous sommes dans le même bateau (le Titanic?).

Ce livre cherche à mesurer, d'une part toutes les forces fédératrices, communicantes, conjonctives qui tissent des liens entre l'humanité, de l'autre toutes celles, contraire, désintégratrices, parcelaires, qui érigent des barrières. Il nous fait assister à la lutte agonique de notre civilisation inachevée, arrêtée à son «âge de fer planétaire» avec des forces régressives, barbares comme le retour du nationalisme primal, crises du développement, crise de l'idée de progrès, développement aveugle des techno-sciences, etc., qui empêchent que finalement l'humanisation ne débouche sur une véritable humanisation.

Pourtant, dans un flash-back époustouffant, les auteurs rappellent le destin singulier de notre terre dans le cosmos, l'émergence de la Vie, enfin, à la suite d'une formidable diversification, la filiation des humains, fils et filles du cosmos.

Comme Rousseau n'avait pas craint d'intégrer à son *Émile* la «profession de foi du Vicaire savoyard», Morin termine *Terre-Patrie* par une émouvante profession de foi, «évangile selon Morin». Évangile pleinement terrien, humain, sans dieu(x), «évangile de la perdition» qui assume pleinement la finitude de l'homme, jeté sur cette planète Terre, son unique maison, dans un univers hostile à la Vie. Morin en appelle à la fraternité humaine non pas pour nous sauver, mais parce que, de toute façon, nous sommes perdus. C'est le message qu'il avait lancé à Montréal dès le 1er octobre 1990 en ouvrant le colloque L'Art vers l'An 2000: l'Apocalypse comme métaphore.



L'Art d'écrire

POUR CEUX ET CELLES QUI RÊVENT D'ÉCRIRE

152 PAGES / 19,95 \$ (RELIÉ) ÉDITIONS PIERRE TISSEYRE

